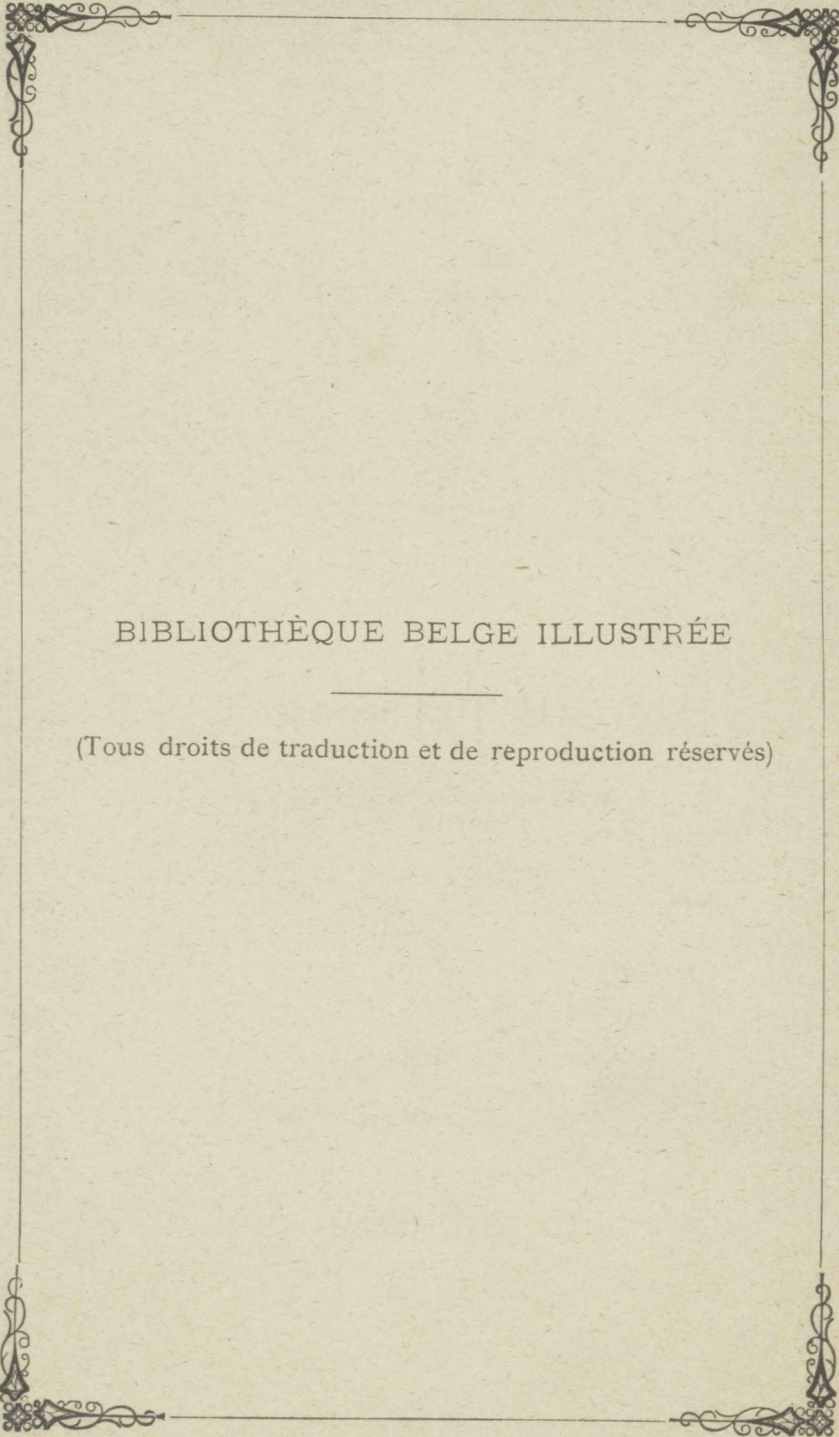


E.O.

MLA 19622



LES PETITS CONTES



BIBLIOTHÈQUE BELGE ILLUSTRÉE

(Tous droits de traduction et de reproduction réservés)

MS 19622
BIBLIOTHÈQUE BELGE ILLUSTRÉE

LES PETITS CONTES

PAR



CAMILLE LEMONNIER

UN CAMARADE D'ENFANCE
LES TRIBULATIONS D'UN PANTIN
LE GRAND COCO
LES COMPAGNONS



BRUXELLES
PARENT ET C^{ie}, MONTAGNE DE SION, 17

1882



UN CAMARADE D'ENFANCE

Toto fut certainement le meilleur ami de ma jeunesse, et encore aujourd'hui, je ne puis penser à lui sans attendrissement.

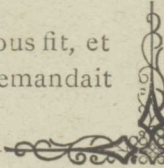
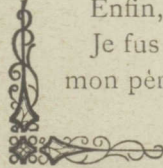
Nous l'avions arraché, mon père et moi, une après-midi que nous longions des étangs, à d'affreux petits drôles qui voulaient le noyer, et il nous en était resté profondément reconnaissant.

Jamais je n'oublierai la rentrée en ville avec la pauvre bête, si maigre qu'on lui voyait les côtes sous la peau, pareilles à des cercles de tonneau, et boueux des pieds à la tête. Des gamins nous suivirent jusque chez nous, en railant cette épave, et vraiment Toto n'avait pas belle figure; mais j'étais si heureux de posséder enfin un chien, que leurs propos passaient sur moi sans me toucher, et il y avait même un peu de fierté dans mes regards.

Un chien, c'est une compagnie et c'est un joujou; j'avais dix ans, le dernier saint Nicolas m'avait passé un beau chariot peint en bleu, avec des roues vermillon, et je le voyais déjà roulant sur le sable des allées, Toto devant, un mors entre les dents, et moi couché entre les ridelles.

Enfin, nous arrivâmes.

Je fus un peu honteux de la réception qu'on nous fit, et mon père lui-même, excellent homme qui ne demandait



BIBLIOTHÈQUE BELGE ILLUSTRÉE

LES PETITS CONTE



Par CAMILLE LEMONNIER

PARENT & C^{IE} ÉDITEURS,
Montagne-de-Sion, BRUXELLES.

qu'à vivre en paix avec tout le monde, sembla un instant regretter la présence du piteux animal. Une vieille servante, qui, en raison de son âge et de ses services, faisait la loi dans le ménage, s'était mise à se lamenter, frappant ses mains l'une dans l'autre, en signe de désespoir, et s'écriant que de sa vie elle n'avait vu « pareille saleté » ; et à moi particulièrement, elle jetait des regards de colère, comme si elle me soupçonnait d'avoir apitoyé mon père.

Je menai mon hôte à la cour, puisqu'on lui fermait la maison, et le plongeai dans une cuve qui avait servi à faire la lessive; la chance voulut qu'il y eût encore du savon sur les bords; très doucement, de peur de l'effaroucher, je lui lavai l'échine, et demi-tremblant, car il n'avait pas oublié les mortelles angoisses de l'immersion dans l'étang, il se laissait faire, avec des yeux chargés d'humilité.

— Sois tranquille, lui disais-je au milieu de mes ablutions, on ne te tiendra plus rigueur quand on te verra bien joli.

Et cette idée m'enflammant, j'eus bientôt fait de rendre son poil aussi lisse qu'un manchon.

Une dernière opération, plus délicate, consista à lui débarbouiller le museau, mais je m'y pris si légèrement que la savonnée s'arrêta autour de ses yeux sans les atteindre, et qu'il n'éternua pas une seule fois, comme font les chiens gauchement aspergés.

Une vieille étrille, jetée dans un coin, me servit ensuite à le peigner, et je poussai la coquetterie jusqu'à lui tirebouchonner la queue, en roulant autour de mon doigt les lourdes soies qui se massaient en panache à cette extrémité de sa personne.

Ainsi accoutré, mon protégé avait tout à fait bonne mine; et un de ces lavis géographiques auxquels j'excelsais, étendant d'abord la goutte d'eau colorée puis y mettant des modelés, ne m'eût pas causé plus d'orgueil que la lamentable bête, amenée, par un débarbouillage non moins patient, au décent aspect sous lequel elle apparaissait à présent.

C'était presque une révélation, tant il était changé ; ses longues oreilles, souples comme des effilés, ondulaient jusqu'à sa poitrine ; il avait les pattes blanches du bas, avec une tache jaune qui se perdait plus haut dans des touffes d'un noir lustré, et sur le dos, une autre tache blanche ressemblait à la plaque d'un collier. Deux mouchetures rousses s'étendaient au-dessus de ses yeux bruns, jaspés de fibrilles claires, et des pieds à la tête il avait l'honnête physionomie d'un brave épagneul.

Devant ce joli compagnon, si différent de celui que j'avais amené, la rancune de la vieille Toinette ne tarda pas à mollir ; elle lui offrit une pleine jattée de lait qu'un chanteau de pain blanc suivit bientôt, et je dois déclarer qu'elle l'aima par la suite autant qu'elle l'avait détesté d'abord.

Pourquoi l'appela-t-on Toto ? Longtemps, un mouton de carton, tellement encombré de laine qu'on apercevait à peine la petite nêfle fendillée de son nez, avait fait mes délices de bébé, et je l'avais aimé d'une si fraternelle tendresse que, pendant plus d'un an, j'avais chaque nuit partagé ma couchette avec lui. Je l'avais baptisé du nom de Toto, Toto disant bien mieux qu'un autre nom, me semblait-il, l'exquise bonté de cet être patient que je prenais par la queue ou par les oreilles, sans que jamais il s'en montrât froissé.

Hélas ! le bon mouton avait petit à petit perdu son ample toison sous mes caresses trop réitérées, et il ne m'était resté de notre amitié commune qu'un souvenir qui se raviva le jour où je lui donnai un successeur.

Le chien sans doute n'avait qu'une analogie lointaine avec mon premier camarade ; mais sa docilité était presque aussi grande, et je ne trouvai pas de meilleur moyen de l'en récompenser que de reporter sur sa tête l'affection que j'avais eue pour Toto. Il devint donc Toto à son tour, et comme Toto I, Toto II me fut soumis.

Au bout de deux jours il était acclimaté dans la maison.

Un air d'assurance modeste remplaça l'humilité légèrement farouche qu'il avait montrée en entrant ; il ne ram-pait plus à nos pieds, comme pour nous supplier de ne point le rendre à ses bourreaux, mais, droit sur ses jarrets, allait et venait par les chambres, en agitant sa queue, et une familiarité enjouée acheva bientôt de me le rendre plus cher.

Il n'était plus de la première jeunesse ; un ami de la famille, qui se connaissait en bêtes, prétendit qu'il avait bien six ans ; mais comme je n'en avais moi-même que dix, la différence était peu sensible et j'étais flatté d'être son aîné, sans toutefois en tirer trop d'orgueil.

Je crois bien que nous nous étions compris dès le premier jour ; il vit en moi un enfant qui n'était pas méchant, s'il n'était pas toujours un modèle de douceur, et je vis en lui une bonne pâte de chien qui ne demandait qu'un maître compatissant pour l'aimer. Il en résulta une mutuelle sympathie qui grandit avec le temps, au point de nous rendre inséparables.

Toto avait à l'égard de chacun de nous des nuances d'amitié bien distinctes ; il se montrait caressant pour mon père, mais avec retenue, comme s'il eût compris la déférence qui lui était due, en raison de son âge et de son caractère ; ma sœur, qui était très bonne pour lui, lui inspirait plus d'abandon, et il se laissait presque aller envers elle aux mêmes marques d'attachement qu'il avait pour moi ; cependant ce n'étaient ni le même regard ni la même soumission, et plus d'une fois nous nous chamaillâmes, elle et moi, à cause de cette différence qu'elle enviait un peu et dont je tirais vanité plus que de raison.

Elle voulait s'en faire accompagner, prétendant qu'il la suivrait plutôt que moi, mais à peine avait-elle fait vingt pas que, me voyant demeurer en arrière, il accourait me rejoindre, la tête basse et l'examinant de côté, comme pour lui demander pardon de m'aimer autrement qu'elle.

Ces distinctions étaient plus sensibles encore avec la Toinette; il affectait à son égard une sorte de condescendance et d'amabilité, quelquefois consentait à la suivre au marché où elle allait chaque matin, mais sans les témoignages d'allégresse qu'il nous prodiguait quand nous lui permettions de sortir avec nous, et visiblement se bornait envers elle à des échanges de bons rapports, comme il convient entre personnes vivant sous le même toit.

Je ne sais s'il se souvenait des aigres protestations de la vieille servante ou si simplement il s'était aperçu du rang secondaire qu'elle occupait dans la maison; mais je crois bien que cette dernière raison était la vraie.

Un simple claquement de lèvres me l'amenait bondissant; et d'autres fois il me suffisait de les remuer seulement en prononçant tout bas son nom; il se levait aussitôt, docile à ce muet appel, sautait sur mes genoux, ou gravement, si j'étais resté assis, s'asseyait près de moi sur ses reins, interrogeant mes yeux de ses regards attentifs.

Au contraire, si Toinette le sifflait, car elle sifflait comme un homme, il dédaignait parfois de dresser la tête et étouffait un grommellement d'ennui; puis, à la fin décidé, s'acheminait à pas lents vers elle, et d'un flegme que ma sœur qualifiait de britannique, sans même remuer la queue, se laissait chatouiller les oreilles par ses grosses mains tendres.

Toto était un être intelligent, au surplus, bien qu'il soit constamment demeuré étranger à la plupart des sciences pratiquées par ses pareils, mais il avait, en revanche, une intuition singulière dans la pratique de la vie, et il semblait connaître aussi bien que nous le caractère des personnes qui fréquentaient la maison.

Une quinquagénaire, dont la persistance à coiffer sainte Catherine n'avait d'égale que sa laideur, M^{lle} Thérèse, nous était bien connue pour sa méchante langue; elle ne venait jamais nous voir sans défiler un interminable chapelet de

médiances, et quoique mon père ne pût se déterminer à lui fermer la porte, nous l'avions tous prise en horreur.

Mais je ne sais si Toto ne la détestait pas encore plus cordialement que nous. Dès qu'elle était assise, il s'enfonçait dans un angle de la chambre, agacé, et ne la quittait plus des yeux, grondant sourdement par moments et d'autres fois soupirant, avec une peine visible de la savoir parmi nous.

Avait-il deviné sa méchanceté ou lisait-il dans nos regards l'antipathie qu'elle nous inspirait. La sienne se déguisait si peu que M^{lle} Thérèse s'en aperçut un soir, au moment de prendre place, et, par représailles, lui lança une œillade pointue comme une flèche.

L'œillade glissa jusqu'à Toto sans lui causer la moindre commotion électrique; et chaque fois que venait la demoiselle, il demeurait dans son coin, insensible à ses colères autant qu'il l'eût été à ses caresses.

Cette attitude n'était plus la même quand elle partait; au premier grincement de la chaise, il se dressait, fébrile, avec son balancement de queue, et venait se frotter à moi, comme pour nous réjouir ensemble de son départ; et lorsque le vantail de la porte s'était enfin refermé sur les talons de la demoiselle, sa gaité s'exhalait, bruyante, dans des gambades infinies.

Bien différentes étaient ses manières à l'égard des personnes pour qui nous éprouvions une affection sincère. Toto les accueillait avec des démonstrations joyeuses, dès le seuil, et de ses jappements, pour leur souhaiter la bienvenue, les accompagnait jusqu'au salon.

Il aimait surtout nos petits cousins, peut-être à cause de nous qui avions le même âge, peut-être aussi parce qu'ils étaient nos cousins, et jamais ne se lassait de se mêler à nos jeux. J'étais bien aise, pour ma part, de leur montrer l'autorité que j'exerçais sur mon fidèle ami.

C'était généralement le dimanche que le jardin était livré

à nos ribambelles ; de midi à la brune, par les beaux jours, nous prenions possession des allées ; et nous faisons un vacarme à rendre jaloux les oiseaux. J'attelais Toto à la charrette ; je lui avais fabriqué un bourrelet d'où partaient des traits en grosse ficelle, et de lui-même, aussitôt que je dépendais le harnais, il venait s'y placer.

L'apprentissage avait été court : le bruit des roues broyant les pierrailles l'avait bien un peu effrayé dans les commencements, mais il s'y était fait, et comme un cheval, traînait maintenant le véhicule où, péniblement accroupi, je prenais des allures raides de cocher aux gages d'un prince, le corps tendu et faisant claquer par moments la mèche de mon fouet.

Toto partait au trot, après un vigoureux coup de collier qui nous démarrait, puis mis en goût, autant, semblait-il, que nous-mêmes, galopait, suait, tirait, virait autour des plates-bandes, écrasant çà et là une touffe de giroflées ; et placés au centre du gazon, les autres enfants admiraient.

Mon jeune orgueil s'amusait des cris qu'ils poussaient, et, je ne suis pas bien sûr de ne pas les avoir pris plus d'une fois pour moi, alors qu'en toute justice, ils étaient dus à Toto.

Il jouait son rôle sérieusement ; une bête de trait n'eût pas été plus correcte entre les limons, et s'il ne hennissait pas, le dernier tour fini, c'est que la nature lui avait refusé cet apanage du cheval.

Mais il avait une fanfare non moins retentissante et ses aboiements s'entendaient de loin, pareils à des félicitations qu'il s'adressait à lui-même.

J'avais essayé aussi de le monter et il s'y serait prêté de bonne grâce s'il avait eu les reins assez solides. Une sorte de compromis était finalement intervenu entre nous. Je me posais sur son échine et nous faisons la bête à six pattes, c'est-à-dire que, sans trop appuyer, je marchais dans ses enjambées, variant du pas au plein galop, et quel-

quefois nous roulions pêle-mêle, non sans une mutuelle confusion.

Lui ai-je toujours su gré des complaisances qu'il avait pour moi, dans ces exercices difficiles? Je ne le crois pas; une fausse manœuvre était parfois punie d'une réprimande un peu vive et je songe avec mélancolie aux coups de fouet que, furieux d'avoir été désarçonné, je lui allongeai un matin dans les côtes. Il me regarda alors avec une expression indéfinissable de tristesse et de pardon, qui semblait me dire :

— Pourquoi me frappes-tu? J'ai fait ce que j'ai pu. Je ne suis qu'un chien, après tout, et, bien que je ne t'en veuille pas le moins du monde, tu as eu le tort grave de m'imposer un travail pour lequel le bon Dieu ne m'a pas créé.

Ce n'étaient pas, du reste, les seuls talents de Toto.

A force de patience, et pourquoi ne pas le dire, d'impatience aussi, j'étais parvenu à lui faire porter ma canne entre les dents, à se tenir debout sur ses pattes de derrière, à garder, sans broncher, un morceau de sucre sur le nez, et nous donnions, lui et moi, de petites représentations, au cours desquelles il laissait paraître une modestie que j'étais loin d'avoir moi-même.

Toto était l'abnégation en personne; les applaudissements ne lui enlevaient pas la physionomie tranquille qu'il avait pendant le travail, et tandis que, grisé par le succès, je m'admirais dans mes admirateurs, il semblait s'effacer pour me laisser la gloire sans partage. Mais, à peine retombé sur ses pattes, il accourait à moi, frémissant, m'offrait sa grosse tête câline et me léchait les mains, sollicitant ainsi la caresse qui devait le payer de sa docilité.

Chaque matin, je partais pour le collège où je restais une partie de la journée, et je rentrais à cinq heures.

Toto connaissait mon coup de sonnette; à peine avait-elle tinté qu'il se précipitait vers la porte, éperdu, cognant les

meubles, égratignant les parquets, tournant sur lui-même, avec une frénésie que chaque minute augmentait, puis d'un bond se lançait sur moi, me prenait dans ses pattes comme dans des bras, et je sentais sa langue chaude à la fois sur mes joues et mes doigts.

Cette folie s'apaisait, recommençait ensuite, et quelquefois j'étais obligé de grossir la voix pour l'empêcher de me mettre en lambeaux. Il avait littéralement perdu la tête, se roulait sur le dos, me reprenait, mordillait mes habits. Couche, Toto ! A bas !

A la fin, il se calmait, se pelotonnait à mes pieds, résigné, et nous passions l'un près de l'autre le reste de la soirée.

J'avais eu la permission de le faire coucher près de mon lit, en sorte que la nuit était pour nous la continuation des bons moments que nous avions passés ensemble le jour ; il s'étendait sur le tapis, me regardant à travers ses paupières mi-closes qui petit à petit se fermaient, et le lendemain matin, à mon premier mouvement, ne manquait pas de me souhaiter le bonjour, les deux pattes posées sur le bord des draps. Nous déjeunions ensuite, n'ayant qu'un pain pour deux et partageant la crème, le café, la confiture, dont Toto, je le confesse, était très friand.

Puis l'horloge sonnait l'heure de partir pour la classe ; j'entourais mon compagnon de mes bras, l'embrassais sur les plaques rouges de son front, et on me surprit plus d'une fois lui chuchotant à l'oreille des paroles réconfortantes.

L'absence pesait lourdement sur le pauvre Toto. Il commençait par errer dans les chambres, les oreilles basses, et après être monté plusieurs fois à ma chambre, sournoisement, de peur que Toinette, qui n'aimait pas ses allées et venues, l'entendît, il finissait par s'aplatir dans l'angle le plus obscur de la maison, la tête entre les pattes, mélancolique, avec de longs soupirs.

Vainement la sonnette secouait dans le couloir ses dre-lins; il savait bien que ce n'était pas moi, et demeurait plongé dans sa torpeur, n'y échappant par boutades que pour implorer de mon père ou de ma sœur une consolation et d'autres fois pour suivre, le nez en terre, quelque trace demeurée de moi, où il sentait ma présence.

A mesure que l'aiguille se rapprochait du chiffre bienheureux qui marquait le terme de notre séparation, sa passivité se changeait en inquiétude; il s'agitait, s'étirait, dressait les oreilles, pris d'une impatience qui grandissait, enfin s'asseyait devant la porte, pour être plus vite auprès de moi; et jamais il ne se trompait d'heure.

Nous n'avions pas besoin de nous parler pour nous comprendre. Il lisait dans mes yeux ma peine ou ma joie et je les aurais lues tout aussi bien dans les siens, s'il s'y était trouvé autre chose que le reflet de mes propres impressions.

Je ne rapportais pas toujours un bulletin irréprochable et la mention : « Dissipé, turbulent, » s'y rencontrait plus souvent qu'on ne l'aurait désiré. Ma mine, ces jours-là, lui apprenait l'état de ma conscience; il mettait sa délicatesse à ne pas vouloir paraître plus joyeux que moi, et contrits l'un et l'autre, pareils à deux coupables sur qui pèse une faute commune, nous nous avançons au-devant de mon père; mais, en vérité, on eût dit que le plus coupable n'était pas moi.

Je fus assez désobéissant, un soir d'hiver, pour m'attirer une répression sévère; sur l'ordre paternel, Toinette me conduisit au grenier et m'y enferma dans une obscurité complète.

Toto, qui s'était attardé à la cuisine, ne me voyant plus dans la salle commune où nous passions nos soirées, grimpa quatre à quatre l'escalier, s'abattit ainsi qu'une bombe sur la porte, et comme elle résistait, des ongles et des dents se mit à l'attaquer furieusement.

Il en fût venu à bout si mon père, touché de cette grande

amitié, n'avait préféré me pardonner à cause de lui.

Chaque jour, du reste, amenait une preuve nouvelle de notre attachement réciproque. Mon père nous avait menés un dimanche à la campagne, dans un beau pays que traversait une large rivière. Il me prit fantaisie de la passer en bateau, en laissant Toto sur la rive que je venais de quitter.

Son aversion pour l'eau était insurmontable, il se souvenait d'y avoir failli trouver la mort, et la vue seule du baquet où je le baignais une ou deux fois le mois lui occasionnait de vives appréhensions. Que ne dut-il pas éprouver en présence de cette surface immense, mille fois grande comme le baquet, et qui noire, lourde, battait les bords de ses remous écumeux ?

Il me tardait de voir si son amitié irait jusqu'à me suivre à la nage ; et sans pitié pour ses jappements désolés, je sautai dans la barque qu'à larges coups de rame le passeur commença de pousser devant lui.

Toto courait sur la berge, affolé, la langue pendante, s'arrêtant brusquement pour darder sur nous ses prunelles flambantes, et se remettait à errer, par moments descendait jusqu'à l'eau dont les longues lames mouillaient ses pattes.

Mais l'horreur était trop forte : il reculait. Il me fallut toute la cruauté des enfants de mon âge pour n'être pas attendri par ce martyr ; malheureusement mon sot amour-propre était en jeu, et de la voix, du geste, je lui envoyais à travers la distance des appels.

La fureur s'empara de lui alors, ou peut-être, était-ce seulement le sentiment de son impuissance ; toujours est-il que je le vis se jeter sur le piquet qui servait à amarrer le bateau, avec une telle rage qu'il l'eut bientôt mis en pièces. Puis il s'immobilisa, stupide, regardant décroître ma silhouette vers l'autre rive ; et je débarquai.

Je crois qu'il serait demeuré là le reste de ses jours, comme devant un horizon où achève de se dissiper la

dernière fumée du train qui emporte un frère, si, tardivement compatissant, je n'avais prié le passeur de me remettre à l'endroit où il m'avait pris.

La barque de nouveau glissa sous l'aviron et aussitôt Toto fut debout, se remit à courir, en aboyant, au long de la digue qu'il dévala derechef, mais résolu cette fois à un grand parti : entouré jusqu'au jarret par l'eau, il la considérait, attentif et féroce, ayant l'air de se demander s'il ne ferait pas mieux de la boire toute, afin de passer son lit à sec quand il l'aurait bue, et il la lappait de sa langue longue pendue, gloutonnement ; puis jugeant sans doute qu'elle tardait à s'épuiser, il se lança plus avant, effaré, pour la passer à la nage, et l'eau lui allait jusqu'au milieu du flanc.

Je l'appelais toujours, mais décidément l'effort surpassait son courage ; et il barbotait, faisant rejaillir une pluie de gouttes autour de lui, avec une mine si désespérée que je craignis un moment qu'il se noyât.

— Hardi ! lui criai-je de toutes mes forces, en lui tendant les bras ; et je me penchai si maladroitement par-dessus le bordage que je culbutai de mon long dans la rivière, proche, par bonheur, de la rive et à un endroit où l'eau était peu profonde.

J'appris du passeur ce qui suivit ma chute, car pour moi, étourdi par le bouillonnement de la masse liquide autour de mes tempes, je ne m'occupai que de saisir la rame que me tendait le brave homme, fort en peine de mon imprudence.

Je la tenais enfin quand je me sentis violemment tiré par le collet, comme si une main s'y fut accrochée pour m'enlever et une haleine chaude soufflait en même temps dans ma nuque glacée par le ruissellement de mes cheveux.

■ C'était Toto qui, dans ce péril, oubliant ses pusillanimités, s'était bravement avancé vers moi et nageait avec l'intrépidité d'un maître sauveteur. J'étais bien puni de

ma sottise opiniâtreté et je reculai le plus que je pus le moment de me présenter devant mon père.

Toto avait pris les proportions d'un héros, ce qui m'enorgueillissait tellement pour lui que j'aurais voulu chanter ses hauts faits par-dessus les toits.

L'aventure s'était bientôt ébruitée, du reste, et des camarades de classe, qui ne le connaissaient pas encore, me demandèrent la permission de venir le voir chez moi. Toto se prêtait de bonne grâce à cette curiosité, sans en paraître plus fier; et son attachement pour moi avait en quelque sorte doublé.

Un matin, au moment où je tirais derrière moi la porte de la maison, mon calepin sous le bras, je le vis accroupi sur le seuil, dans l'attitude de l'attente.

Je voulus le faire rentrer et j'avais déjà posé mon doigt sur le bouton de la sonnette quand j'aperçus en lui une détermination bien formelle de demeurer dehors; il s'était éloigné en courant, par la rue que j'avais l'habitude de suivre chaque jour pour me rendre au collège et se tenait à demi caché derrière une borne.

J'eus beau l'appeler : il feignit de ne pas m'entendre et semblait absorbé dans la contemplation d'une voiture qui stationnait devant une boutique d'épicier.

— Bah! me dis-je, il reviendra bien tout seul.

Je marchai d'un bon pas, oubliant petit à petit Toto pour ne plus me souvenir que de ma leçon que je répétais mentalement; tout à coup, un frôlement léger me fit tourner la tête.

C'était lui qui m'avait suivi, se dissimulant sur mes talons pour être moins remarqué et me regardant avec des yeux suppliants, de l'air humble de quelqu'un qui demande à n'être pas renvoyé.

Je le caressai et il m'accompagna jusqu'à l'école. Un instant je craignis qu'il ne voulût pénétrer avec moi dans le couloir; mais il s'arrêta aussitôt que j'entrai et il de-

meura dans la rue, la tête allongée vers cette ombre où décroissait ma silhouette. Sur le point de monter l'escalier qui menait à ma classe, je jetai un dernier regard derrière moi; il avait disparu.

Cela devint une habitude.

Chaque matin il trouvait le moyen de me devancer à la rue et me guettait assis sur ses reins, devant la porte de la maison. Rien ne pouvait le déterminer à rentrer et les appels réitérés de Toinette, qui, pour l'amadouer, se munissait quelquefois d'un morceau de sucre dont il était très friand, le faisaient se sauver sur l'autre trottoir, au lieu d'amollir son obstination.

A peine avais-je fait quelques pas qu'il me rejoignait, en agitant la queue et les oreilles, et il ne me quittait qu'à l'entrée du vestibule où je le caressais une dernière fois; puis nous nous séparions; et il regagnait en courant la maison.

Mon père qui l'aimait beaucoup, toléra ce manège quand il sut de la concierge de l'école que Toto ne troublait en rien l'ordre des classes, et dès lors mon excellent ami n'eut plus besoin de guetter ma sortie dans la rue.

Cette promenade en commun diminuait la longueur de la séparation, en prolongeant les moments que nous passions ensemble; mais elles n'en paraissaient pas moins interminables, les heures de l'absence, et l'ingénieuse bête imagina, un beau soir, d'en adoucir l'amertume en venant me prendre au coup de cloche qui mettait fin à la journée d'étude.

Du fond du couloir je l'apercevais, postée dans la rue, au milieu d'un groupe d'élèves et de parents, et me cherchant des yeux; aussitôt qu'elle m'avait vu, elle se précipitait vers moi, posait ses pattes sur ma poitrine et me balafrait le visage de larges lèches que je lui rendais en lui entourant la tête de mes deux bras: puis elle décrivait par la rue de bruyants zigzags, quelquefois m'enfermait dans de grands

cercles ou me précédait avec de retentissants aboiements.

Cette vie en commun dura près de six ans.

J'avais toujours aimé les militaires et je ne me figurais pas de plus belle carrière que celle des armes. Sur mes instances pressantes, mon père, qui était lié d'une vieille amitié avec un haut fonctionnaire du ministère de la guerre, consentit à faire des démarches pour me permettre d'entrer, malgré mon jeune âge, dans un corps d'infanterie.

J'étais, du reste, robuste de membres et plus grand que ne le sont la plupart des jeunes gens à seize ans, et la partie de mon éducation, où j'avais le mieux excellé se composait des mathématiques, de l'histoire et de la géographie : il n'en fallait pas plus pour un rapide avancement ; je fus gratifié des galons de caporal au bout de six mois.

A la vérité, les premiers jours m'avaient paru rudes ; la caserne est une marâtre sévère au sortir des douceurs du nid familial ; et je sentis plus d'une fois, le soir venu, tandis que je m'allongeais sur ma maigre couchette de troupiers, les larmes me monter aux yeux en pensant à ceux que j'avais laissés derrière moi, à mon père, à ma sœur, à ce pauvre Toto, si fidèle et si bon, en qui s'étaient résumées mes tendresses d'enfant.

Mais le va et vient des exercices, le bruit des commandements, la fierté de porter un uniforme miroitant au soleil, parmi le scintillement des fusils, des sabres et des shakos, et cette traînée glorieuse qu'un régiment à la parade met dans la clarté du jour me haussant le cœur, je pensai un peu moins aux joies perdues, et envisageant les joies martiales que me réservait ma vie nouvelle, je finis par m'aguerrir contre les regrets.

Ma sœur, avec qui je correspondais activement, ne manquait jamais de m'écrire deux fois la semaine ; elle me racontait le retour régulier de ces mille riens importants qui composent le train d'une maison et finissait toujours par me donner des nouvelles de Toto.

Il vieillissait, me disait-elle; sa gaieté semblait perdue et il paraissait toujours attendre le retour de l'absent; dans les commencements sa peine avait été si vive qu'elle avait attendri tout le monde; de longues heures assis devant la porte de ma chambre, le museau sur les pattes, il avait l'air d'écouter si rien n'annonçait ma présence à l'intérieur, et au moindre bruit devant la maison, dégringolait les étages, jusqu'au vestibule où il se mettait à renifler, fourrant ses naseaux sous les joints des ais, pour tâcher de discerner mon odeur parmi celles que charriait le vent dans la rue.

Les jours s'écoulaient sans qu'il me vît revenir. Alors un peu de résignation, comme s'il eût raisonné la situation qui nous était faite, tempéra son chagrin d'être demeuré seul à la maison; il cessa de se lamenter et de hurler, aux heures du jour où il avait coutume de me revoir; mais rien ne put le déterminer à perdre l'habitude des promenades que nous faisons à deux, le soir et le matin, en nous accompagnant jusqu'au collège, et il mettait les chambres en ruine tant qu'on ne lui permettait pas de s'en aller.

La porte ouverte, il partait au galop, courait droit devant lui, et sans s'attarder aux mille distractions qui tentent ses pareils, allait se poster à la sortie des élèves, comme au temps où il me voyait arriver, régulier autant que lui-même.

Il demeurait jusqu'à ce que la bande entière de mes anciens condisciples se fût écoulée, et caressé par toutes leurs mains à la fois, peut-être croyait-il sentir encore l'enlacement des miennes autour de son poil soyeux; mais l'ami ne venait pas, et il se décidait à partir, l'oreille basse et la mine mélancolique.

Je fus très touché de cet attachement que l'absence n'altérait pas, et pendant une semaine au moins, ma tristesse dut égaler la sienne; puis je me consolai en me disant que quand je serais lieutenant, je le prendrais avec moi, et

j'étais demeuré, sous ma carapace militaire, si rempli de ma touchante foi enfantine que très sérieusement je priai ma sœur de le lui dire pour moi.

— « Ta commission a été scrupuleusement faite, me répondit-elle ; je lui ai communiqué la partie de ta lettre qui le concernait, en prononçant plusieurs fois de suite ton nom. Aussitôt il a remué les oreilles et s'est mis près de moi, très près, me regardant de ses yeux fixes qui s'étaient agrandis outre mesure. En un mot, il a paru comprendre. Dépêche-toi donc bien vite de décrocher l'épaulette de lieutenant. »

Au bout de deux mois, le colonel m'accorda un congé de quelques jours et, cela va sans dire, je les passai sous le toit paternel.

La joie de Toto fut plus grande encore que la douleur qu'il avait eue de se voir séparé de moi, et elle dura tout le temps que nous fûmes réunis. Il me suivait partout, craignant peut-être de me perdre de nouveau, et la nuit, comme au plus beau de notre amitié, coucha au pied de mon lit, veillant plus qu'il ne dormit.

Tandis qu'il m'accablait de caresses, sa langue avait la couleur d'une vieille cire pâle, comme si tout son sang se fût retiré au cœur et celui-ci palpait avec une telle violence que je redoutais à tout instant de le voir se briser.

Il fallut cependant nous quitter encore une fois ; je lui prodiguai mes adieux, bien avant l'heure de partir, de peur qu'il ne voulût me suivre au dernier moment, et enfin j'embrassai mon père, ma sœur, les amis qui avaient voulu fêter mon départ et m'esquivai.

Toinette, pendant ce temps, le retenait à la cuisine devant une gamelle de pain au lait. J'appris le surlendemain que toute sa peine, un instant dissipée, lui était revenue et que la nuit et le jour suivants s'étaient passés pour lui à errer dans tous les endroits de la maison où nous avions passé.

Il me donna à quelques mois de là une preuve extraordinaire de tendresse, qui serait difficilement croyable si elle ne s'était rencontrée chez d'autres chiens non moins attachés que lui à leur maître. J'avoue que depuis, cela m'a donné souvent à réfléchir sur ce qu'on appelle si singulièrement l'instinct des bêtes, avec une pointe de dédain, alors qu'elles offrent l'exemple d'une intelligence qui surprendrait même chez l'homme

Mon régiment avait été désigné pour gagner par étapes une ville distante de celle où nous étions casernés, de près de dix lieues ; et nous allions, joyeux, rythmant notre marche de chansons clamées à tue-tête ; on était aux jours caniculaires et pour nous épargner les fatigues du midi, on nous avait permis de marcher la nuit ; or la petite cité où j'avais vu le jour et qui abritait les miens dans ses murs, se trouvait précisément sur la route que nous avions à parcourir.

Il était près de minuit quand nous l'atteignîmes ; la lune la noyait dans un fleuve de blancheur ; de loin, plus encore avec l'âme qu'avec les yeux, je saluai une vieille et haute construction, mêlée à d'autres bâtisses non moins frustes et qui me parut émerger de la nuit, pour me rendre mon salut. De combien de souvenirs je fus assailli au milieu du silence qui me rendait plus perceptible le passé, je n'ai pas à le dire ; il me semblait les voir, procession de blancs fantômes, se ranger aux deux côtés du chemin et m'escorter sous le rayonnement d'un ciel constellé d'astres.

Seulement, trop vite, hélas ! au gré de mon cœur, la ville décrut dans l'éloignement, et à la place des murs croulant de vétusté, où çà et là tremblotait une rougeâtre lueur de lampe, les arbres défilèrent devant nos pas, dans la brume argentée des prairies.

Je n'avais pas prévenu mon père et personne à la maison ne se doutait de mon passage ; mais, au milieu de la nuit, Toto donna brusquement des signes d'une agitation qui,

en peu de temps, devint fébrile. Il allait et venait, gémissait, aboyait, hurlait, inquiet, son nez collé contre les portes, et par ses cris, mit en peu d'instants toute la maison debout.

Mon père tout le premier, s'étant muni d'une vieille carabine qui pendait dans sa chambre, passa l'inspection des appartements, depuis la cave jusqu'au grenier, sans rien trouver qui pût motiver l'humeur de Toto; et le jardin scruté dans ses recoins, après la cour et la maison, il alla se recoucher, maugréant contre les lubies du pauvre animal, qui ne s'apaisa qu'à l'aube.

L'étonnement de mon père fut sans bornes quand il apprit le lendemain, des gens du voisinage, que j'avais traversé la ville précisément à l'heure où Toto s'était le plus démené; et moi-même, ayant eu de ma sœur le récit de cette étonnante intuition, j'en fus attendri jusqu'aux larmes. Toto, dès ce jour, ne fit plus partie de mon existence à titre de chien; je le considérai comme un être fraternel auquel il me tardait d'être à jamais réuni.

Rien n'est instable comme les garnisons. Nous passâmes un hiver dans la ville que nous avions gagnée par étapes, puis une partie de mon régiment, de laquelle était ma compagnie, fut détachée sur O., voisine de la mer, au grand mécontentement des *copains* que la perspective des dunes sablonneuses emplissait d'amères songeries.

Moi, au contraire, je me réjouissais d'être rapproché des grandes eaux que j'avais toujours aimées et je me faisais à l'avance un idéal de longues soirées passées à lire des voyages, dans la chaleur du corps de garde. Les galons de sergent, que je venais de conquérir à coups d'examen, me donnaient une autorité que j'étais, du reste, fier d'exercer dans une petite ville où je n'avais plus au-dessus de moi que mon lieutenant et mon capitaine.

Mais avant de gagner O., j'obtins l'autorisation d'aller passer quelques jours en famille. Tous les amis furent

convoqués à un dîner de fête, qui se prolongea bien avant dans la nuit, mais aucun ne fut plus choyé de moi que mon brave Toto qui, collé à ma chaise, après être demeuré à ma vue demi-pâmé de joie, suivait anxieusement mes mouvements, n'ayant pas oublié, qui sait ? la supercherie dont avait usé Toinette pour lui cacher mon dernier départ.

Par moments je surprénais dans ses prunelles une anxiété voilée et comme un vague reproche de l'avoir si mal payé de son affection ; il semblait me dire : « S'il te fallait partir, du moins tu aurais pu me prendre avec toi, ne pas me laisser seul, moi qui ne suis bien que là où tu es avec moi. »

J'étudiais ce profond regard, un peu honteux de ce qu'il contenait et pensant à la douleur nouvelle que j'allais lui occasionner bientôt ; sans le savoir, le pauvre animal me donnait une belle leçon d'amitié ; son humilité caressante était toute pleine de pardon pour les torts que j'avais envers lui, et je sentais qu'il était tout prêt à recommencer son œuvre de silencieuse abnégation, même après le peu de cas que j'avais paru faire de son indéracinable attachement.

Le dîner s'acheva au milieu de la plus franche gaité ; un jeune substitut porta même un toast à Toto, dans lequel je fus confondu, et nous compara à Castor et Pollux ; ce fut l'occasion de grands éclats de rire et je ris plus haut que les autres, quoique au fond je ne répugnasse nullement à la comparaison ; seule, ma sœur s'aperçut de la mélancolie qui, comme un brouillard, nous enveloppait tous les deux, mon vieil ami et moi.

Pendant trois jours je goûtai le charme de la tranquille existence au milieu de laquelle mes premières années avaient été bercées, et vraiment ils me parurent trois heures, tant ils s'écoulèrent rapidement.

Mon congé expirait au matin du quatrième jour ; mais,

de peur de manquer la rentrée, je pris le train du soir qui devait me remettre à O. vers minuit.

J'avais longuement embrassé Toto, qui, tout tremblant, s'était laissé faire, et nous étions partis, mon père et moi, pour la gare où les voyageurs, quand nous arrivâmes, achevaient de s'empiler dans les wagons. Mon père me serra dans ses bras, hâtivement, sur le marche-pied de la voiture que j'avais choisie, et tout à coup le garde parut. « En voiture, messieurs ! » Puis, la locomotive siffla : je demeurai un instant encore à saluer de mon képi l'excellent homme qui agitait son mouchoir, et le train s'étant mis en marche, je ne vis plus bientôt qu'une silhouette parmi d'autres qui graduellement se perdirent dans le crépuscule.

Je baissai la glace, me tassai sur le banc et fermai les yeux, regardant passer en moi, comme autant de figures amies, les émotions de ces trois bonnes journées. Dans un mouvement que je fis pour me remettre d'un cahot, mon pied heurta sous moi un corps mou comme une fourrure, et je me baissai vivement, croyant avoir marché sur la couverture de mon voisin.

J'étais à mille lieues de supposer, en vérité, que Toto, au sujet duquel, la minute précédente, j'avais mentalement déploré ma scélératesse, eût si bien pris ses précautions pour la rendre moins éclatante. Un instant je crus rêver ; sous mon banc, ses pattes, sa queue, sa tête étoilée de plaques blanches s'apercevaient dans une pénombre éblouissante des jets rougeâtres de la lampe suspendue au toit du wagon.

— Toto ! m'écriai-je, oubliant les autres voyageurs, dans l'excès de ma surprise ; et une lente pesée de langue humide sur mes mains, me répondit, du fond de la cachette où il s'était sournoisement tapi. Comment était-il entré dans le même compartiment que moi, pendant que mon père me pressait sur sa poitrine, sans être vu

d'aucun de nous ? C'est ce que je ne pus jamais m'imaginer, et comme il ne m'en a jamais rien dit, je suis demeuré sur ce chapitre aux conjectures les plus invraisemblables. Mais le doute n'était plus possible ; c'était bien Toto ; je l'aurais reconnu à ses caresses si son poil soyeux, ses longues oreilles frisées, le tremblement de tout son être ne me l'avaient suffisamment fait reconnaître.

Il avait conscience de sa faute ; de mortelles appréhensions se lisaient dans son attitude prostrée au plus noir de l'ombre, et il n'osait lever les yeux sur les miens, craignant d'y découvrir sa condamnation.

De mon côté, je ne savais quel parti prendre et si, arrivé à O., je ne le renverrais pas à la maison ; mais peut-être, sans que j'osasse me l'avouer, ma joie était-elle plus vive que ma perplexité, et une gratitude s'ajoutait à la douceur de le sentir près de moi, puisqu'il n'y était venu que par un de ces miracles d'adresse auxquels son amitié pour moi pouvait seule le porter. Cependant, je n'osais point le caresser, de peur de paraître encourager sa désobéissance, et nous arrivâmes au terme du voyage, muets l'un et l'autre, sans nous être départis de notre mutuelle réserve.

Les rues de la petite ville, où, minuit sonnait, nous débarquâmes, mal éclairées par quelques réverbères fumeux, s'enfonçaient dans des ténèbres épaisses qu'un nébuleux ciel d'octobre rendait plus opaques encore. Le vent de mer soufflait par moments, tordait le long des maisons les rouges lumières, et des lamentations vagues, des cris de mouettes, des grincements de mâts partant du port, se mêlaient dans l'air, par-dessus la solitude des carrefours où pas une âme n'errait.

Il s'était attaché à mes talons, visiblement décidé, cette fois, à ne pas me lâcher, et me suivait pas à pas, confondant son ombre à la mienne si étroitement que je sentis se défaire mon masque de sévérité. Rien ne porte à la sympathie, du reste, comme l'aspect de ces mornes cités provin-

ciales, isolées chez elles-mêmes et pareilles à des cimetières. Si loin des miens, j'eus un remords d'avoir méconnu les consolations que m'apportait mon cher épagneul.

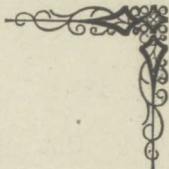
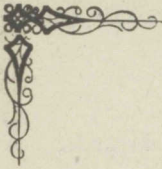
— Viens ici, Toto! m'écriai-je.

Mais il se défiait, ne pouvait croire à ce bonheur d'être pardonné, se traîna rampant à mes pieds, et je dus lui prendre la tête dans mes mains, pour qu'il se décidât enfin à me rendre franchement mes caresses. Sautant, courant, jappant, il me précéda alors d'un bruyant tourbillon qui dut réveiller plus d'un dormeur en ces noires rues ensommeillées, et je songeais à l'entrée bien différente que j'aurais faite à O., s'il m'avait fallu m'y aventurer seul, sans les gâtés de ce vaillant compagnon.

Une inquiétude me tenait à l'égard du gîte; je n'avais, pour ma part, qu'à sonner à la caserne; mais l'admettrait-on, lui? Et par quelles paroles toutes-puissantes, s'il m'admonestait, ébranlerais-je le cerbère consigné à la garde des portes? J'avais compté sans le sommeil qui assoupit les plus terribles guichetiers. Je passai, et Toto avec moi.

Mon premier soin, le lendemain, fut d'aller trouver mon capitaine et de lui conter la trouvaille que j'avais faite de mon chien dans le compartiment où je m'attendais si peu à sa compagnie. C'était un gros homme d'humeur joviale et grand parleur; il me parla longuement d'un chien qu'il avait eu, étant jeune, et qui l'avait proprement aidé dans une bagarre où il se défendait contre six. Enhardi, je lui vantai à mon tour Toto et son rare dévouement; il finit par me permettre de le garder avec moi.

A quelque temps de là, je fus désigné pour la garde d'un fortin, dans les dunes. Devant moi, la mer. Derrière moi, les landes plates et nues. Perdu, avec mes quelques hommes, dans cette solitude où seules les rondes venaient nous visiter, je m'avançai dans mes études; j'espère passer lieutenant à la promotion prochaine. Nous aurons bien gagné mes épaulettes, Toto et moi.



LES TRIBULATIONS D'UN PANTIN

Je ne suis qu'un pantin et pourtant j'ai fait trembler les grands de la terre. Triste gloire, il est vrai, car, pendant six ans, privé d'air et de lumière, j'ai connu les tortures de la prison.

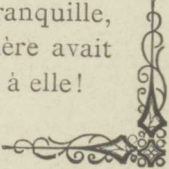
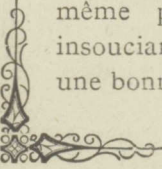
Comment aussi, ayant le choix, l'auteur de mes jours a-t-il taillé dans le bois dont je suis fabriqué une image qui devait faire le malheur de ma vie ? J'aurais pu être grenouille, éléphant, général d'armée : je n'aurais eu que des succès.

Je vins au monde... je ne sais plus comment ; mais je n'ai pas oublié qu'un joli rayon couleur d'or vint se jouer sur moi au moment même où l'honnête artisan achevait de peindre en rouge ma jaquette.

Ce même rayon me suivit jusque dans la rue.

Mon père, quel autre nom lui donner ? me portait et je vous prie de croire qu'il semblait fier de moi. Il me tenait délicatement entre le pouce et l'index, le bras tendu, et me montrait en souriant aux passants. Quelques-uns s'arrêtaient, me regardaient ; une mère de famille me marchanda.

Ah ! que n'ai-je été vendu, même au prix de deux sous ! même pour rien ! J'aurais vécu heureux, tranquille, insouciant, dans la paix d'un ménage. Cette mère avait une bonne figure : Dieu sait si j'ai souvent pensé à elle !



Une douceur de fête flottait dans l'air des boulevards, et le soleil mettait autour des arbres une poussière pâle où chantaient les oiseaux. Des minois en chapeau rose, les yeux allumés de flammes noires, étaient chiffonnés par la brise ; et vraiment, tout le monde avait l'air de se réveiller d'une mauvaise nuit dans une belle espérance de bonheur. Moi-même, j'étais tout guilleret ; c'était la première fois que je voyais le boulevard (ce devait être aussi la dernière), et je gambillais, je remuais mes bras, ma tête, toute ma personne, avec une gaité exempte de retenue.

Qu'ils sont heureux les gens heureux ! me suis-je dit souvent en pensant à cette belle matinée de printemps. Tandis que l'on me jetait au plus noir d'un cachot, de jolis visages librement s'épanouissaient au soleil, et les jouets qui n'étaient pas des pantins comme moi continuaient à faire la joie des enfants.

Nous étions à l'air d'une demi-heure à peine quand un homme de haute taille, en képi d'officier de police, s'approcha de nous, me prit dans ses mains, m'examina attentivement et finit par dire à mon pauvre diable de père, plus mort que vif :

— Suivez-moi. On vous apprendra à débiter dans la rue des jouets politiques.

Je ne saisis pas très nettement tout d'abord le sens de ces paroles. Les mots ont souvent chez les hommes la signification qu'ils veulent bien leur donner.

Au bout de quelque temps de marche, nous entrâmes dans une grande chambre sombre, où un grave personnage était assis devant une table à tapis vert, les yeux louchant par-dessus de grosses lunettes bleues, qu'il portait sur le bout du nez. Je passai dans les mains de cet homme qui m'examina à son tour, me fit remuer les bras et les jambes et me retourna dans tous les sens, du bout des doigts, comme si j'avais la gale.

Ce qu'il arriva du pauvre diable à qui je devais le jour et

mes malheurs, je l'ignore : je ne devais plus jamais le revoir.

Pour moi, mon sort était prononcé : j'étais confisqué. Ce mot plein d'obscurité ajouta à la perplexité où m'avait jeté la qualification de jouet politique. Politique et confisqué me semblaient devoir être tout ce qu'il y a de plus noir au monde, puisque cela suffisait pour me séparer du reste des vivants.

Je demeurai un instant encore sur le tapis vert et j'en profitai pour m'abreuver de la laideur du monsieur à lunettes bleues. Hélas ! ce spectacle allait être le dernier auquel me conviait l'humanité ; je passai tout à coup du tapis vert aux mains d'un individu que je n'eus pas le temps d'examiner et qui me jeta au fond d'un large tiroir.

Les quinze premiers jours, je ne m'y sentis pas trop incommodé : l'espoir d'être bientôt délivré rendait mon infortune moins sensible, et je m'armais de patience en pensant à la joie de me retrouver libre.

Mais la liberté n'arrivait pas et les jours se suivaient, semblables entre eux.

C'est alors que je connus la mélancolie : je ne vivais plus, je ne pensais plus, et chaque minute ajoutait à mes regrets, en ôtant à mes espérances.

Qu'avais-je fait après tout ? De quoi m'étais-je rendu coupable ? Pauvre pantin que j'étais, quel était mon crime ?

Une circonstance me fit connaître que c'était précisément d'être pantin.

Comme je me désolais un jour, versant sur moi-même toutes les larmes de mes yeux, j'entendis marcher près de moi, et quelqu'un ouvrit le tiroir.

— Son affaire est faite à celui-là ! fit une voix. Il y a bien assez de pantins comme lui, en politique ; mais ceux-là n'aiment pas qu'on se permette à leur égard, des allusions, et voilà pourquoi, pantin, mon amour, tu es bien là où tu es, en attendant qu'on te brûle !

— Tu as beau dire, toi, répliqua une autre voix. On ne

s'entendrait plus, s'il fallait épargner tous ceux qui attaquent le gouvernement.

Le tiroir se referma.

Qui, moi? j'attaquais le gouvernement! Je faisais des allusions! On m'enfermait parce qu'on me trouvait dangereux!

Dieu bon! je n'ai ni ambition ni vanité, mais si j'en avais eu, j'aurais pu être fier de mon importance. Comment! un gouvernement était mis en danger par un petit joujou de dix sous! Et quand je dis le gouvernement, ce sont les chefs d'abord, les gardes des sceaux, les maréchaux, les dignitaires, la cohue des princes, des ducs, des marquis, tous les hommes en place, tous ceux qui l'ont été ou le seront un jour, les directeurs, les chefs de bureaux, les commis, les huissiers — après la pléiade des salons, celle des bureaux et des antichambres! Et moi, à moi tout seul, j'étais un danger pour cette énorme machine si compliquée!

Loin de m'en réjouir, je n'en fus que plus malheureux. Je versai des larmes sur l'erreur de ma naissance et peu s'en fallut que je ne maudisse l'artisan qui m'avait mis au monde.

Je ne pouvais plus me faire illusion sur le sort qui m'était réservé; j'étais prédestiné à me consumer au fond du tiroir, prisonnier pour la vie.

Je vivais, si c'est là vivre, en proie à la plus noire désolation. Une solitude morne, un silence profond m'entouraient, et je me sentais dépérir. Le tiroir se trouvant dans un endroit humide, il me vint sur tout le corps un duvet de moisissure.

Je n'essayais plus même d'étirer mes membres; j'étais perclus des bras et des jambes, et, comme on dit, les ressorts de mon être étaient rouillés.

Je ne puis me rappeler combien de temps se passa ainsi: j'avais cessé de compter. Ayant tout perdu, la jeunesse, la santé, la fleur de la vie, enfermé sans espoir dans cette

prison mortelle, je n'aspirais plus qu'à mourir : la mort seule me semblait à présent le salut ; je la réclamaï comme une délivrance.

Mais la mort elle-même ne voulait pas de moi.

Un jour, je perçus des rumeurs, un brouhaha de voix, le bruit de meubles qu'on ouvrait et qu'on fermait, et tout à coup quelqu'un cria : Vive Cabu XXII !

C'était sous le régime de Cabu XXI que j'avais été enfermé.

Hé quoi ! un règne nouveau s'ouvrait ! Mais alors le règne des pantins était fini ! On allait se souvenir de moi et me rendre à la liberté !

J'attendis des mois, sans rien voir venir ; et de nouveau j'avais été repris d'une incurable tristesse en pensant à la joie de l'Etat, à la prospérité des affaires, au bonheur des multitudes, à présent que les pantins avaient disparu, en pensant à toutes ces choses dont moi seul je ne jouirais pas.

Puis, un matin, quelqu'un ouvrit mon tiroir, comme la première fois, et j'entendis une voix qui disait en riant :

— Pauvre pantin ! Tu n'as vraiment pas de chance. Le nouveau gouvernement a balayé les pantins anciens pour en mettre de nouveaux à la place ; et il y en a au pouvoir plus que jamais.

L'ennui recommença alors, poignant, mortel. Tout était décidément bien fini ; je n'avais plus qu'à attendre impatiemment cette mort qui se faisait désirer. Quelquefois, des grattements troublaient le silence qui régnait autour de moi et presque aussitôt après je percevais des grignotements de petites dents rongéant le bois ; c'étaient les souris.

Elles firent si bien qu'elles percèrent la mince cloison et j'eus le bonheur de penser qu'en me dévorant, elles allaient enfin abrégé des jours qui m'étaient odieux. Elles commencèrent en effet de me manger les jambes ; mais la couleur leur déplut sans doute, car elles me laissèrent sans m'achever.

J'entendis se renouveler plus d'une fois encore les clameurs qui s'étaient produites lors de l'avènement de Cabu XXII; ce fut lorsque la dynastie des Cabu fut remplacée par celle des Navet; mais il ne paraît pas que ces bouleversements changeassent beaucoup les choses, car aux pantins déchus succédaient toujours de nouveaux pantins, avec cette seule différence qu'ils étaient quelquefois plus pantins que les autres.

Je ne veux pas prolonger inutilement ces mémoires. A quoi bon? Personne en les lisant ne souffrira autant que j'ai souffert et la plupart des lecteurs souriront même, à la pensée qu'un jouet raconte ses malheurs.

Ils finirent, du reste, aussi bien que peut finir l'infortune, puisque je suis libre et qu'il m'est donné d'écrire mes aventures.

La providence m'apparut un jour sous les traits d'un petit garçon de huit ans. C'était le fils d'un des hommes qui m'avaient condamné à la prison.

Le père venait d'ouvrir le tiroir où j'étais; l'enfant m'aperçut, ne fit qu'un bond :

— Père! le pantin!

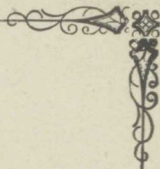
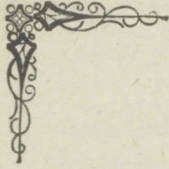
Ce cri d'un petit être rose et blond me sauva.

Je suis vieux, bien vieux à l'heure qu'il est, et je parais bien démodé, avec mon grand corps mal équarri.

Eh bien! ne me croyez pas si vous voulez, mais j'ai encore eu de beaux jours: j'ai fait le bonheur d'un petit enfant.

Je puis donc mourir, si toutefois les pantins meurent.

Hélas! je ne le vois que trop clairement à mesure que j'arrive à l'âge de la philosophie, les pantins sont éternels!



LE GRAND COCO

I

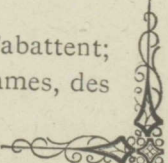
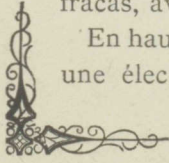
C'était le 2 septembre.

Les plaines de Givonne s'étendaient mornes, sous un ciel bas et pluvieux. Français et Allemands attendaient le moment d'entrer en ligne, et sur ces masses d'hommes un grand silence pesait.

Tout à coup une immense oscillation agite le front de bataille ; les cordeaux se rompent ; le sol semble se soulever dans une poussée en avant ; comme un fleuve qui se rue par-dessus ses digues, les armées se précipitent, roulent, emplissent la largeur de la plaine ; et un piétinement sourd ébranle l'étendue.

Les clairons grèlent fanfarent ; les chevaux hennissent ; on entend le claquement sec des fusils qu'on arme ; et régulièrement alors, par rangs entiers, le combat s'engage. Les feux craquent de toutes parts. Des trous rouges criblent les fumées qui ondulent et pendent comme des draperies. Les mouvements sont rythmés ; des hanches à l'épaule, à temps mesurés, sans se lasser, les fusils montent et descendent ; et constamment les décharges font de larges fracas, avec un bruit d'éroulement.

En haut, en bas l'air siffle ; des volées de balles s'abattent ; une électricité d'orage bout au-dessus des hommes, des



rougeurs ensanglantent le ciel lourd, et le meurtre, commencé froidement, petit à petit échauffe les cervelles. On tirait pour tirer ; on tire pour tuer ; chacun prend pour cible la poitrine qui lui fait vis-à-vis, et par moments les rangs bougent, semblent crouler brusquement : ce sont des morts qui tombent.

Là-bas, droits sur leurs chevaux qui se cabrent, les cavaliers attendent.

Ils n'attendent pas longtemps. Un ordre est donné. Le bloc s'ébranle et la plaine est labourée par un galop furieux. La face des hommes disparaît dans l'envolement des crinières. Et ce flot roule, sonore, impétueux, dans un tourbillon d'étincelles, tous les sabres au clair reluisant à la fois à travers les fumées rampantes.

II

La charge est terrible.

Sous le ventre des chevaux qui s'allongent, les crins dressés, broyant tout sur leur passage, la plaine décroît. Comme un coin, ils pénètrent dans la chair compacte des bataillons, ayant à leurs sabots de la cervelle et des entrailles. Des massacres immenses déciment les rangs et les sabres tournoient, décrivant dans le tas humain des moulinets d'étincelles. Ni quartier ni miséricorde. Les flancs ouverts gisent par traînées, piétinés sous l'avalanche, et les crânes éclatent, pareils à des capsules.

C'est la guerre, l'horrible guerre, mes enfants !

Constamment le canon gronde, et ce tonnerre à présent domine l'énorme vacarme. On était dans une mêlée ; on est dans une fournaise. Aux lèvres des hommes brûlent des souffles de feu ; des phosphorescences rouges flamboient dans les prunelles ; une ivresse de sang grise les têtes ; et des rages d'extermination font faire aux combattants des mouvements horribles, comme dans les abattoirs.

Elle va, la cavalerie, toujours plus avant, plonge au fond de la plaine, bravement reçoit les paquets de mitraille qui crévent, ouvrant les poitrails et les poitrines. Comme les cavaliers, les chevaux sont ardents ; le feu aux naseaux, ils volent, aveuglés par la poudre dans un brouillard. Rien ne les arrête : sabres, balles et baïonnettes. Blessés, ils continuent leur course, mouillant de leur sang la terre, fous d'horreur et de vaillance. Et leurs grandes silhouettes cabrées font passer des stupeurs sur la face des agonisants.

Après un régiment, un autre régiment ; chacun à son tour entre dans la mitraille. Pareil à un géant en selle, le colonel du 33^e dragons, M. de Montagnac, attendait le moment de lancer ses hommes impatients. Raide, la tête immobile et ses yeux, ses terribles yeux gris de fer fixés devant lui, il comprime des jarrets sa fière monture qui bout et laboure le sol. Enfin, le signal est donné.

Le sabre au poing, d'un bond, le colonel est parmi ses soldats, les électrisant de la voix et du geste, et comme un ouragan, les escadrons roulent par la plaine. Le grand cheval noir de M. de Montagnac n'est pas moins intrépide que lui. Soudés l'un à l'autre, ils semblent n'avoir qu'une volonté ; et l'ennemi les voit passer, comme un double éclair où tantôt reluit un sabre et tantôt la large prunelle flamboyante du cheval.

III

Il est bien connu du régiment, le grand Coco. Nul ne porte plus fièrement la tête à la parade et ne marche d'un plus large pas. Ses flancs sont noirs et polis comme l'ébène ; sa crinière tombe en soies frisées jusqu'à son poitrail ; il a des mouvements souples et forts.

Sa haute stature semble grandir encore, dans la confusion de la bataille ; il court au premier rang, les naseaux

crispés, ouvrant des brèches où passent les autres. Comme une musique, le canon scande son galop, et des pieds à la tête, il est frémissant, toutes ses veines pareilles à des cordes tendues.

Coco et le colonel sont de vieux amis; ils ont fait des batailles ensemble, et tous deux ont la même insouciance du danger; le cœur de bronze qui est dans la poitrine du colonel semble être descendu dans les flancs du cheval. A deux ils entaillent, bousculent, écrasent, font reculer des rangs entiers.

Un moment le colonel est isolé; le gros de ses cavaliers est demeuré en arrière. Un cercle de baïonnettes l'enserme; des mains s'avancent; un officier saisit dans ses poings la bride du cheval.

— Prisonnier!

— Jamais! répond M. de Montagnac.

Le grand Coco se cabre d'un bond terrible, aiguillonné d'un profond coup d'éperon, et dressé, franchit la ligne des baïonnettes.

Le colonel est sauvé; bride abattue accourent les escadrons. Et le carnage redouble.

Tout à coup un obus ronfle dans l'air, et brusquement s'abat, crève en faisant voler le sable. Le grand cheval s'est jeté de côté, par un écart violent. Pas assez promptement toutefois pour qu'un éclat n'atteigne à la tête M. de Montagnac qui vide les arçons et roule, le front largement ouvert. Des chevaux, lancés au plein galop, lui passent sur le corps; ses membres broyés, son uniforme en morceaux, ne permettent plus même de le distinguer des autres soldats gisant par tas autour de lui, et ce mort superbe s'ajoute à l'amas des morts obscurs, sous un effondrement de choses sans nom.

Lui, Coco, est demeuré immobile. Sa cervelle de cheval ne comprend rien à ce brusque écroulement de l'homme qui le montait. Ses reins sont débarrassés du faix; voilà tout ce

qu'il sait. Et en avant, en arrière, il voit le galop effréné des autres chevaux ; la terre martelée par les sabots tremble et rebondit sous ses pieds ; un pêle-mêle effroyable passe, avec un fracas d'ouragan. Il est battu par les crinières coupantes comme des lanières. Des poitrails le heurtent et le bousculent. Un tourbillon l'enveloppe, les bêtes hennissent, les hommes crient, les sabres s'entrechoquent ; une fureur emporte cette cohue grondante au plus profond du carnage.

Ça et là, des files de chevaux s'abattent, coupées dans les escadrons par le passage des obus. Un cabrement, un cou qui se tord, des sabots qui frappent le vide, et c'est tout. La plaine est noire de ces masses sinistres ; quelques-unes remuent encore ; de pauvres animaux, tout béants et disloqués, cherchent à se mettre debout ; et ailleurs, des cavaliers engagés dans leurs étriers, font des mouvements désordonnés pour prendre pied sur le sol.

IV

Le grand Coco ne résiste plus. Il part, il suit le torrent. La fusillade grêle sur lui ; les balles lui trouent la crinière ; il les entend siffler dans ses oreilles et elles brûlent sa peau qui s'érafle et se découte.

A tous les bouts de l'horizon, le canon gronde, sans discontinuer ; la plaine est enfermée dans un cercle de cratères rugissants ; en haut, le ciel est noir de boulets ; et cela s'effondre à droite, à gauche, passant, ravinant la terre, écorchant les hommes, abattant les bataillons par larges pans, comme des murs qui croulent. L'infanterie, pressée, tassée, se démène sur place avec des oscillations lentes de remous.

Coco a repris son effrayant galop.

Il vole, éperdu, ses crins déployés mettent à son dos

comme des ailes, et l'écume mêle au sang de ses plaies sur sa robe noire, des franges blanches. Ses jarrets de fer s'allongent sous lui comme des ressorts. Il dépasse l'escadron.

Tandis que la chevauchée gronde en arrière, il plonge dans les rangs ennemis. L'ombre du colonel semble être demeurée en selle et l'éperonner en sa course aveugle. Il bondit par-dessus les baïonnettes, franchit les lignes, escalade les vivants et les morts, et toujours plus avant, cabré, rempli de frénésie, le naseaux crispés, il va. Une crevasse fend le dessous de son poitrail; ses reins sont criblés d'éraflures; un lambeau de chair, détaché d'un coup de sabre, claque et flotte sur son échine. Rien n'est effrayant comme ce cheval sans cavalier, qui passe, saignant, les yeux flambants, noir comme la fureur et la vengeance, et roule, épave abandonnée, dans l'horreur universelle. Une balle lui ouvre un paturon; il s'abat, les genoux en terre, et l'instant d'après se relève, traînant sa jambe lourde comme le plomb. L'odeur de la poudre l'enivre encore, mais les forces lui manquent. Un souffle rauque sort de ses poumons; il chancelle, s'abat une seconde fois et de nouveau se met droit, essaye de galoper sur trois pieds.

Hélas! la bataille est finie pour le combattant; l'heure des grandes détresses a sonné; des vertiges emplissent sa large prunelle ronde. Là-bas, derrière la multitude hurlante, les champs ont une stupeur triste; là-bas règne le morne repos qui sied aux agonies. Des troupes de chevaux sans maître fuient par la plaine, attirés d'instinct vers ces solitudes.

Désertant la fournaise à son tour, et buttant contre les cadavres, glissant sur la terre ensanglantée, tout pantelant et béant, le grand Coco se met à la file du funèbre troupeau éclopé autant que lui. Le canon, du reste, ralentit ses volées de mitraille; une déroute petit à petit désemplit la plaine; on voit moutonner au loin les régiments dé-

bandés. Puis le soir tombe, ensanglantant le ciel d'une pourpre qui a l'air de s'effondrer sur le champ de bataille, par lambeaux déchiquetés.

V

Une horreur plus grande succède à l'horreur du jour. Des silhouettes vagues se dressent à ras de terre, secouées, les unes, par les affres dernières, ébranlées, les autres, par un reste de vie ; et des râles, des lamentations traînent dans le vent.

A chaque instant, Coco heurte des masses brunes, ses camarades de la veille ; ils gisent là, les vaillants chevaux, les jambes en l'air, raidis. leurs entrailles à nu, et un hennissement semble crisper sur le bord de leurs dents leurs mâchoires ouvertes. On ne sait pas quels chocs douloureux martèlent la cervelle des bêtes ; le grand Coco reconnaît des amis, des frères d'armes, de fières montures à présent crevées et hier l'orgueil du soldat. Il flaire au passage ces débris souillés de sang et de boue, et quelquefois un agonisant lui allonge son sabot dans les pâturons, en se convulsionnant contre la mort. Une épouvante le prend ; il repart de son galop titubant, et rôde ainsi jusqu'au matin.

VI

Dans l'ombre blême des figures douteuses errent alors, allant des soldats morts aux chevaux vivants, et leurs épaules s'effacent sous leurs blouses pour être moins vues. Ce sont les sinistres maraudeurs que le sang attire, le lendemain des batailles, sur les champs de carnage, pareils à des oiseaux de proie.

Deux d'entre eux traînent à la remorque six à huit chevaux tous boitant, les vertèbres saillantes, fourbus, écorchés, les ventres et les dos labourés, vraies bêtes de charnier auxquelles la vie ne tient plus que par un fil ; et cela marche cahin-caha, s'épaulant dans le tas, les yeux demi-fermés, plein d'écume et de sang. Une fraternité tient ensemble et côte à côte ce groupe. Ce qui leur reste de poitrail bat à l'unisson, dans le suprême effort qu'ils font pour suivre de nouveaux maîtres.

Ceux-ci ont aperçu le grand Coco. Ils vont à lui, doux, caressants, et leur approche, loin de l'effrayer, le rassure ; il se laisse attacher par la bride à ses lamentables compagnons. Bonté immense de la bête ! chacun de ces pauvres animaux sait ce qu'il en coûte d'être mêlé aux effroyables tragédies de l'homme ; et pourtant il suffit qu'un homme les appelle pour qu'ils se rangent sous sa main, dociles et confiants.

La funèbre troupe clopine à présent sur la chaussée qui mène à Bouillon. Par moments un des chevaux butte, chancelle, s'agenouille et les autres s'arrêtent, mornes, attendant que ce camarade de chaîne se relève. Il arrive que la bête ne se relève pas. Un des paysans allonge alors un coup de chambrière dans la masse, et les disloqués repartent. Où vont-ils ?

VII

Voyez-vous là-bas cette masse sombre de bâtiments, avec des cours, des écuries, des hangars ? Le pavé y est rouge avec une odeur fade de sang. D'heure en heure, d'horribles troupeaux s'engouffrent sous les porches. A peine entrées, les bêtes sont rangées au mur, la jambe passée dans un nœud de corde, et de l'une à l'autre le toucheur passe, armé de son maillet qui frappe d'un coup sec. Quel-

quefois un cheval hennit et ce hennissement retentit dans le lugubre abattoir ainsi qu'une fanfare guerrière. Il en est qui fièrement dressent la tête, comme pour défier l'immonde marteau, et dans leurs prunelles passe une lueur, semblable à la flamme d'un canon qui part.

C'est là qu'ils vont.

Dans un instant, le grand cheval du colonel ne sera plus qu'une boucherie horrible que dépècera l'équarrisseur.

En ce moment, les moribonds croisent sur la route un vieil homme et sa compagne, presque aussi vieille que lui, et tous deux, attelés à des cordes, tirent du col et des reins une charrette encombrée des débris d'un mobilier.

Une épaisse sueur coule au long de leurs visages ridés et de leurs poitrines sort un souffle rauque qui semble sur le point de s'épuiser.

L'un et l'autre portent l'habit du paysan, mais, bien que la pluie raye l'air autour d'eux, l'homme s'est mis en bras de chemise pour être plus libre dans ses mouvements; et par moments l'eau qui l'a trempé le fait tousser d'une toux qui l'oblige à s'arrêter.

— Hé! vieux! lui crie de loin l'un des bandits en narquant sa peine, s'il vous faut un coup de collier, il y a ici de fiers limoniers.

— Plût au ciel que nous eussions pour nous aider le moins valide de la bande, répondit en soupirant le paysan. Nous ne serions pas forcés de nous atteler nous-mêmes à cette pesante charrette.

— Bah! l'ami, il ne faut jamais désespérer, Et tenez, voici un gaillard qui fera justement votre affaire.

Ces mots, dits en riant, s'appliquaient au pauvre Coco qui, pris d'une faiblesse mortelle, s'était laissé choir sur le pavé; et aussi longtemps qu'il put distinguer le bruit de leurs voix, le vieillard les entendit rire et plaisanter sur le beau cadeau qu'ils lui avaient fait.

VIII

Le vieux paysan s'était arrêté, et détachant les cordes qui lui ceignaient le corps, il s'était approché de la bête.

Les deux poings posés sur les hanches, immobile et songeur, il la regardait.

— M'est avis, femme, dit-il enfin, que le cheval n'est point si bas que ces gens se le sont imaginé ?

La femme s'approcha à son tour et tous deux continuaient à l'examiner, pleins de pitié pour ses blessures. Coco finit par allonger sa tête vers eux, comme s'il eût deviné des âmes compatissantes ; et ses yeux tristes semblaient dire :

— Je suis sans maître. Adoptez-moi.

— Oui, oui, je te comprends, va, répondit le vieux paysan, comme se parlant à lui-même. Mais de quel secours pourrais-tu nous être dans ton état présent ? Et ne vaudrait-il pas mieux pour toi espérer servir un bon maître que de pauvres diables comme nous ?

Ils le caressaient de leurs vieilles mains douces, ne pouvant se séparer de cette bête intelligente qui avait l'air de les implorer.

A la fin, l'homme hocha la tête et dit :

— Décidément, vois-tu, ce n'est pas possible. Demande plutôt à la vieille. Nous sommes pauvres ; nous n'avons plus d'abri ; on nous a tout brûlé.

Il se remit à la charrette, côte à côte avec sa vaillante femme ; et après bien des efforts, car les roues s'étaient enfoncées dans le sol spongieux, ils parvinrent à la faire rouler.

Hélas ! ils n'allèrent pas loin. Brisés, à bout de forces, ils s'arrêtèrent au pied d'une montée, tremblant de tout leur corps, et se lamentant, l'un et l'autre s'assirent au bord du chemin.

Comme ils tournaient la tête pour voir si personne ne leur venait en aide, ils aperçurent le grand Coco qui les avait suivis et broutait l'herbe à quelques pas d'eux.

— Cette fois, s'écria le vieillard, c'est Dieu qui nous l'envoie. Il ne sera pas dit que cette pauvre bête aura mis en vain sa confiance en nous. Aussi bien ses blessures se refermeront et Jean-Pierre, notre gendre, trouvera bien à le nourrir.

Il lui prit la crinière, chatouilla ses naseaux, et Coco se laissait faire, heureux, semblait-il, le fier animal, d'abdiquer sous leurs câresses ses héroïques destinées. On se remit en marche, après avoir partagé à trois un demi-pain terriblement sec, qui parut si savoureux au grand cheval que bien longtemps après que le pain fut mangé, il continuait à tendre les babines vers les mains qui le lui avaient donné.

IX

Le bonhomme et sa compagne cheminèrent jusqu'au soir, s'arrêtant tous les quarts d'heure et croyant partout leur dernière heure venue. A chaque instant, des piquets de cavaliers, lancés au galop, les obligeaient à se ranger sur les côtés, quelquefois même les bousculaient. Un grondement incessant de caissons d'ambulances ébranlait le pavé. Toute la campagne était remplie de tumulte, d'allées et venues, de lamentations de blessés qu'on transportait dans les lazarets ; et la pluie qui ne cessait de tomber ajoutait à l'horreur de la déroute.

A la fin, ils atteignirent un village qui n'avait pas autant souffert que les autres. Là, proche de l'église, habitait leur fille, mariée il y a trois ans à un honnête cultivateur, et déjà mère de deux beaux gros enfants. Ils venaient chercher auprès d'elle un refuge jusqu'à des temps meilleurs.

A peine s'étaient-ils arrêtés devant la porte de Jean-Pierre que tout le monde se précipita vers eux, en pleurant de les voir dans une telle détresse, et l'on eut bientôt déchargé la charrette.

— Vous ne nous quitterez plus, disait la fille. Nous vivrons ensemble.

Et elle leur poussait entre les bras ses enfants pour mieux se les attacher et les déterminer à ne point repartir.

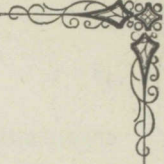
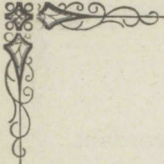
X

Il y eut quelque étonnement quand on vit Coco arrêté près de la charrette, comme s'il eût fait partie du mobilier; mais le vieux paysan eut bien vite expliqué tout et il fut entendu que Coco serait mis à l'écurie en attendant qu'on pût l'employer.

La chaude litière et la réconfortante avoine lui rendirent en peu de temps les forces. Sa beauté était perdue, il est vrai, car il boitait et sa peau demeura couturée de coups de sabre, mais, comme disaient les paysans, ce n'est pas de beauté qu'on vit; et Coco devint une bête utile que tout le monde aimait pour sa vaillance et sa docilité. Quelquefois, rentrant du travail, un des gamins se perchait sur sa haute croupe, tapotant de ses petites jambes ses flancs autrefois éperonnés par le colonel.

Plus avisé que ces gens déchus qui ne peuvent s'empêcher de regretter leurs splendeurs anciennes, Coco eut le bon esprit de se contenter de la vie calme qui lui était faite, nullement humilié de n'être plus qu'un cheval de labour après avoir été un cheval de bataille.

Ainsi finit la tragique odyssee du grand Coco.



LES COMPAGNONS

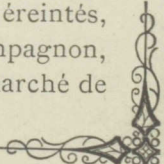
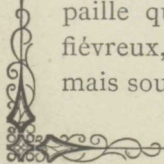
I

Le ménage se composait de l'aïeul, de la mère, d'un petit enfant et d'un ours.

Il y avait de longs jours qu'ils avaient quitté la patrie, cédant à la tentation folle de gagner leur pain à l'étranger, et à présent ils revenaient, un peu plus pauvres, ayant perdu cette richesse dernière qui est l'espérance.

Là-bas les parents, les amis attendaient; là-bas, sous les poutres d'un toit branlant, une grand'mère, assise au seuil tout le jour, regardait, les mains posées sur les yeux, si un nuage de poussière n'annonçait point encore le retour des émigrés. Et cette pensée allongeait sous eux leurs jambes, sur les routes blanches où la neige effaçait lentement les traces de leurs pas, comme pour ajouter un peu plus de néant à ce néant qu'ils avaient été chercher si loin.

Hélas ! à mesure qu'ils se rapprochaient, elle semblait reculer, la patrie, et se faire plus inaccessible. On a pèleriné de l'aube à la nuit un mois, deux mois, sans trêve et sans merci, usant ses talons et ses jarrets, la peau battant sur les os, farouches et hâves, n'ayant eu pour se nourrir que des croûtes sèches et pour nuiter qu'une botte de paille qu'on partageait à quatre, tous pareils, éreintés, fiévreux, pantelants, même l'ours, le rude compagnon, mais soutenus par cette force : le retour ; on a marché de



crépuscule en crépuscule, se raidissant, brisé, regardant éperdument devant soi ; et maintenant on est las, on désespère, on épie avec angoisse ces sillons qui s'ajoutent aux sillons, mornes, indéfiniment enfoncés dans les horizons noirs.

II

L'aïeul, droit et ferme sous ses soixante-dix ans, les cheveux encore noirs, allait en tête, de son grand pas de montagnard, frayant la route à la mère chargée de son enfant ; sous son pied largement posé, la neige se trouait d'empreintes où ce pied plus petit s'emboîtait, et tandis qu'il en avait, de cette neige glacée, jusqu'aux genoux, elle, la femme, la sentait à peine monter jusqu'à ses chevilles. L'ours d'ailleurs marchait sur les talons de l'homme, balant la tête, sa grosse toison rebroussée par la bise, et sa marche lourde, en tassant un peu plus la neige, achevait de rendre plus facile le chemin pour la douleur maternelle.

La femme et l'homme n'avaient sur le corps que des hardes, vieilles loques déchiquetées que des cordes tenaient ensemble vaille que vaille. Du moins, elles préservaient la chair ; le gel qui leur coupait l'haleine au ras de la bouche, n'allait pas jusqu'à cette chaleur demeurée intacte sous des lambeaux.

De toutes ses forces, la mère pressait l'enfant contre son sein. Chaque pas était une lutte, chaque pas était un courage. Il fallait disputer ses joues tièdes et sa paupière close aux assauts des vents, ramener toujours sur ses oreilles le bout du haillon claquant dans l'air, et recommençant sans cesse, par de constantes tendresses assurer son sommeil au milieu des horreurs de la route.

Il aurait bientôt cinq ans, le cher Giacomo ; c'était un petit homme déjà et son ombre faisait au soleil, au soleil des beaux jours d'été disparus, une silhouette déjà mas-

sive. Sans compter qu'il avait ses volontés, qu'il aimait trotter par le chemin, et que son grand œil rond luisait avec cette férocité joyeuse des petits êtres que rien n'inquiète.

La bonne mère ! Ses bras repliés sur son cher fardeau s'engourdisaient parfois au point de se détendre. C'est qu'il pesait, le mignon ! Et tout doucement, elle le sentait glisser le long de sa poitrine, entraîné par ses grosses cuisses dodues et ses fermes bras ronds où la chair faisait des bourrelets. Alors elle se raidissait, le haussait du genou et plus étroitement lui serrait les reins de ses poignets lassés. Lui, dormait, ne sachant rien des angoisses communes, sa petite face rose plongée dans la chaude obscurité de la gorge maternelle ; et contre ses membres inertes elle écoutait bruire et monter le flot de cette jeune vie.

III

Depuis six jours il neigeait.

Légers d'abord comme un duvet, les flocons avaient ourlé les arbres de cristallisations étincelantes, et l'enfant avait ri, les voyant se masser sur les frêles branchages comme des amas de cristaux. Même elle l'avait laissé vagabonder, le cher petit, dans cette neige transparente comme de l'écume, où l'ours aussi, mis en goût de toilette, se roulait les pattes en l'air, accrochant une blanche ouate à chaque poil de sa brune toison. Mais d'instant en instant plus drues, les neiges s'étaient petit à petit changées en avalanches, mettant entre le ciel et la terre un grand mur ténébreux derrière lequel les yeux ne distinguaient qu'une noirceur plus grande, et, comme un torrent qui s'augmente des eaux de la montagne, les routes s'étaient épuisées de cet amoncellement qui toujours s'accroissait.

La mère alors avait pris son enfant dans ses bras et l'ours, l'aïeul, la femme, fouettés par les lanières glacées

dont le vent les cinglait, tous trois entrechoqués dans les rafales, s'étaient mis à marcher à grands pas, pareils à des fuyards.

Ils fuyaient en effet, ils fuyaient la terre inhospitalière où des gendarmes s'étaient dressés à chacun de leurs pas, leur disputant le passage, leur marchandant le droit d'aller et venir, les tenant en suspicion perpétuelle, comme des malfaiteurs.

Ils fuyaient les avarés campagnes où de farouches paysans les avaient accueillis la fourche à la main, redoutant peut-être que cet homme et cette femme n'emportassent à la semelle de leurs souliers les sillons âprement nourris de leurs sueurs.

Ils fuyaient les maisons fermées comme des prisons, les nuées noires qui se pourchassaient dans les ciels septentrionaux, et la bise, et l'ouragan des neiges.

C'était une contrée morne et plate. A l'infini s'allongeait la plaine, d'horizon en horizon, et après la plaine, c'était la plaine qui recommençait. Par-ci par-là un tertre couvert de neige émergeait de l'uniforme étendue, imperceptible irrégularité au milieu de cette égalité sans fin, et l'on eût dit, perdu là comme en un cimetière énorme, quelque mausolée décimé.

L'aïeul avait beau, de ses regards profonds, percer les sombres perspectives du ciel et de la terre, quêtant une éclaircie, un village bosselant la neige, un peu d'adoucissement quelconque à leur dur pèlerinage ; il ne découvrait rien que la sinistre et double continuité de l'étendue en haut et en bas. Muet, les dents serrées, il marchait en tête, les yeux perdus au loin, et sombre, se sentant charge d'âmes.

Qui donc aurait parlé, du reste ? Et pour quoi dire ? La mort était sur leurs talons ; sa bouche froide leur soufflait dans les épaules. L'un d'eux, elle ou lui, n'aurait eu qu'à s'immobiliser sur le chemin, de lassitude ou de froid ; c'en

était fait; autant valait tout vivant se donner en pâture aux corbeaux. Et le vieillard supputait par moments ce qui lui restait de forces, se demandant s'il ne ferait pas bien de les prendre, elle et l'enfant, sur ses épaules. Mais tout vert qu'il était, ce faix ajouté à ses soixante-dix ans l'aurait bientôt fait choir, il le sentait bien, comme un bœuf sous l'assommoir; et des larmes, lentement montées de son cœur, une à une s'en venaient geler au coin de ses yeux. Ah! que la patrie est loin, partout où elle n'est pas! et que longs sont les chemins qui y ramènent, quand si courts paraissent ceux qui en éloignent!

IV

L'ours, patient et résigné, pataugeait à la file.

Il avait la mélancolie des vieillards, grave, un peu somnolent, ayant dans ses orbites une sorte de vacillement de la prunelle et des énergies mortes mêlées à de vagues douceurs. Son museau en pointe, gris et pelé, avait pris la couleur des vieilles choses usées, et près des oreilles, le poil manquant, on voyait le cuir, grenu et jaunâtre, comme une calvitie.

C'était un vieux coureur de chemins que maître Martin, et tout chenu, tout branlant, bien que sa capote fût encore fourrée au ventre et sur l'échine. Il dodelinait la tête, le nez à ras de la neige, coulant par moment sur le côté son œil sournois, comme étonné, lui aussi, de ces neiges sans fin; et pris d'ennui alors, malgré sa philosophie, il vagissait, un vagissement doux de petit enfant, ou bien bâillait, tordant entre ses dents élimées et couleur de buis, sa langue d'un rose souffreteux et fané.

Il avait l'air, Dieu me pardonne! d'un très vieux capucin, lent, bénin, les yeux en dessous, et marchait d'un pas régulier, comme à la procession. Mais telle était l'enjambée de l'aïeul qu'il lui fallait parfois trotter pour ne pas trop tirer sur la chaîne, et il se mettait à sautiller à quatre pattes, à

petites fois, lourdement, les oreilles pendillantes, tout le corps secoué d'une grosse trépidation qui s'étendait de proche en proche et l'agitait comme un tas de gélatines, par larges tremblements. D'instant en instant le vent s'engouffrait dans sa longue toison, la mettait debout comme les soies frisées d'un manchon, et à demi envolé, il ressemblait à un énorme hérisson.

L'ours était de la famille. Il était lié à l'infortune présente, ayant été lié à la sérénité ancienne, et tous ensemble, eux et lui, s'apparentaient dans cette fraternité que seuls connaissent les pauvres gens. De plus, il avait cette importance d'être à la fois le frère et le gagne-petit de ces trois créatures, sautant pour eux à chaque réquisition, et de sa mimique, de ses grimaces de ses salutations comiques et solennelles les aidant à se chercher la nourriture quotidienne.

La chaîne et le collier n'étaient sur lui que pour la forme; il les eût bien suivis sans cet appareil jusqu'au bout du monde, en serviteur docile dont l'âme et la vie sont aux mains de ses maîtres. Mais il fallait rassurer le monde. Un ours! Jugez un peu! La seule vue du gaillard jetait la terreur dans les villages; les mères barricadaient leurs maisons; les hommes regardaient aux pieus. Ce n'était que sur les pressantes sollicitations du vieux que les têtes se hasardaient aux portes; et alors commençait la scène irrésistible de l'ours qu'on fait mine de battre, auquel on présente le petit enfant et dont on ouvre la mâchoire dans laquelle on souffle de toutes ses forces, etc.

Le vieil ours ne bougeait pas :

Il avait le sérieux imperturbable des vieux comédiens. Rien ne le déridait; et comme, en somme, c'était un bon diable d'ours, en qui la vieillesse avait tué tout instinct de révolte, innocent comme un mouton, peut-être l'eût-on trouvé trop facile à vivre si le collier et la chaîne n'avaient donné à penser que cette grosse créature fourrée pouvait bien de

temps en temps être sujette à caution. Aussi l'aïeul, par coquetterie d'acteur et pour rendre le travail plus important, avait-il soin de tirer fortement sur la chaîne, quand le monde se groupait autour d'eux, en sorte que cet ours et cet homme se tiraillant, avaient l'air de se préparer à quelque grand combat.

Il n'en était rien. L'ours entendait la plaisanterie ; il s'entendait aussi aux petits bénéfices de la représentation, et celle-ci terminée, lorsque la sébille rentrait à la poche, garnie de son maigre billon, le grognement qu'il lâchait n'était pas dépourvu de satisfaction.

V

Un vieil ours comme lui n'était guère, après tout, plus incommode qu'un chien. Il en avait, du reste, l'allure docile et les poses béates et les grandes paresseuses. Ce n'était pas toujours chose aisée de l'éveiller, quand, pelotonné sur lui-même et le nez tapi dans les pattes, il fainéantisait en de longs dormirs. Il aimait les siestes, non pas qu'il fût très repu à l'ordinaire ni qu'il mangeât comme un seigneur, mais l'âge l'engourdissait un peu et volontiers il eût passé ses journées sur le dos, les pattes en l'air, comme un patriarche en son lit. Il fallait alors le secouer, pour le décider à se mettre debout. Encore ne s'y résignait-il pas sans grogner, bâiller, étirer ses membres, et vingt fois se retourner d'arrière en avant.

Tel était ce bon compagnon.

Très jeune, il avait quitté la solitude des montagnes. C'est à peine s'il avait connu les grands ours qui dans les Alpes marchent avec des airs de bandits, énormes et terribles ; il avait été élevé, parmi des enfants et des femmes, par la main à la fois rude et douce du grand père, et la tendresse de la famille avait eu vite raison du vieil instinct. Aussi avait-il grandi sans méchanceté, houspillé, caressé, ayant dans sa toison des tas de mignons bras roses qui le

lutinaient. Et petit à petit, l'éducation s'en mêlant, ce rustre était devenu savant ; il avait appris les choses extraordinaires qu'on apprend à ses pareils, sautant, faisant l'exercice, grimaçant pour la galerie. Puis un beau jour, le pèlerinage avait commencé ; on l'avait promené dans les villes ; il avait dansé pour les dames et les messieurs. Et maintenant, las comme les autres, quoique résigné, il semblait s'engourdir dans les mélancolies du retour.

VI

Le crépuscule noya lentement le ciel dans un accroissement d'ombre.

La neige qui tombait semblait tomber noire, sur la grande plaine qui s'enténébrait, et un groupe d'arbres au loin prit dans le soir une silhouette de gibet.

Allaient-ils donc être obligés de marcher toute une horrible nuit, après un horrible jour, sans connaître le repos, elle, la pauvre mère, portant son enfant qui ne s'éveillait pas, et lui, le vieux, portant le faix douloureux de l'existence commune ? Ses yeux flambaient ; désespérément il les dardait devant lui, dans la profondeur des horizons, comme en un puits noir dont les spirales vont s'élargissant à l'infini.

Halte !

Il s'arrête tout à coup. A-t-il bien vu ? Là-bas, une masse confuse qui grandit... Il n'ose rien dire encore. Serait-ce le salut ? Il a peur que ses yeux ne l'aient trompé ! A son âge, le regard se trouble aisément ; on croit voir des choses qui ne sont pas ; un peu d'hallucination se mêle quelquefois à la réalité. Et, tirant l'ours après lui, il élargit brusquement ses enjambées.

L'espace bientôt se rétrécit entre l'homme et cette masse sombre dont il ne distingue point encore le détail. Loin derrière lui, il a laissé la mère ; ses pieds ne la portent plus ; elle chemine comme une suppliciée, buttant à

chaque pas, les prunelles troubles, sentant se répandre en elle d'effrayantes torpeurs.

Une voix lui crie :

— Des maisons !

C'est la voix de l'aïeul. Il balbutie ; les mots sortent de sa gorge, entrechoqués, presque pareils à des râles. Et elle le voit agiter dans le crépuscule ses grands bras et son bâton, l'ours à côté de lui, debout sur ses pattes de derrière, s'imaginant peut-être, le pauvre diable, que ces cris et ces grands bras sont le commencement d'une parade ; et leurs deux silhouettes font une tache noire dans la nuit.

VII

On arrive enfin.

C'est bien vrai qu'ils sont sauvés. Il y a là une ferme, dont les larges bâtiments, alignés en carré, ouvrent sur les cours des fenêtres où les lampes brillent. Une montagne de paille s'aperçoit par le seuil entr'ouvert des granges ; et des étables sort, comme une voix qui parle de bien-être, le long meuglement des bœufs.

La casquette à la main, humble, souriant, diminuant sa haute stature pour avoir l'air moins vigoureux, le grand-père pénètre dans les cours. Personne. Il appelle. Ni une servante ni un valet. Bah ! le monde est aux cuisines, sans doute, se chauffant au feu de lâtre ou attablé devant le repas du soir. Et comme pour lui donner raison, des clameurs joyeuses partent de l'intérieur, mêlées à un bruit de vaisselles entrechoquées. Il a une idée alors : vous allez bien voir qu'ils vont accourir !

— Debout, ô l'ours ! crie-t-il.

Le vieux compagnon se dresse, le museau tendu, comme s'il reniflait déjà la bonne odeur des nourritures, et toussant, grondant, tournant sur ses larges pieds, il attend que le maître commence.

VIII

Le bonhomme agite sa chaîne et clame :

« O l'ours ! fare vare côme les hômes sauta la barrièrè, cassaré lé ménagié, faré dé tapagié, faré vairé à lé messieu lé mesdames côme les hômes sùn souls, côme ils se coucha par terré. O l'ours ! voli ben dansa !

» O larinetta boles te louga nani la mamairé ! Vole me marida, marida. Un hôme savé travaillâ, plantere la vigna, segare toublâ, metiren botigâ, botigâ de tabac as sin sô loroudgé loroudgé lomouska.

» O l'ours ! passé loû plat pour fairé vairé côme ces messieu mesdames sùn generous, gracios por lé proûva.

» O l'ours ! ô l'ours ! »

Tandis qu'il chantait, Martin, en fidèle interprète, se balançait de droite et de gauche, oscillant, titubant, roulant les yeux, dans des équilibres penchés d'ivrogne, et sa grosse personne velue, ballottante à chaque bond, vaguement ressemblait à celle d'un homme très corpulent.

Le maître chantait d'une voix nasillarde, traînant sur les voyelles pour mieux accompagner les lourdes retombées de la bête. D'abord lente à se mouvoir, comme si elle fût réellement appesantie par l'ivresse, celle-ci ne tarda pas à presser son jeu quand la chanson parla de tapage. Il faisait bon voir l'ours se démener, lever les pattes de devant, gesticuler avec fureur en brandissant le bâton que le grand-père lui avait mis dans les griffes et vraiment l'on eût dit qu'il allait tout casser. Ses yeux blancs roulaient effrontément ; il ouvrait la gueule, grommelait, battait l'air de ses pattes, ébauchait des entrechats dans le vide. Et tandis que l'homme accélérât sur la fin le rythme de la chanson, comme entraîné lui-même par la danse de l'ours, le bon apôtre, agaillard, se livra à une suite de mouvements désordonnés.

IX

La complainte finie, l'ours retomba sur ses pattes. Les clameurs avaient grandi à l'intérieur de la ferme. Des rires, éclatant tout à coup, se répandaient en longues traînées dans le silence du soir; on trépignait, on chantait et vraisemblablement l'humble complainte s'était perdue au milieu de ces rumeurs de joie. Seuls, deux chiens de garde saluaient à leur manière les intrus; les yeux hors de tête et tirant sur leurs chaînes, ils aboyaient avec fureur. A la fin, quelqu'un parut sur le seuil de la maison, et voyant là ce groupe peu rassurant, ferma la porte à grand bruit :

— Las! fit le vieil homme, auraient-ils peur de cette pauvre bête?

Et doucement, cette fois, d'une voix triste, il recommença :

« O larinetta! Boles te louga nani la mamairé! Volé mé marida, marida! Un hôme savé travaillâ, plantéré la vignâ, ségare loublà, etc. »

L'ours parut comprendre.

Il se dressa sur ses pattes et changeant de manières comme son maître, il prit la mine pateline d'un jeune mendiant.

« Loroudgé, loroudgé lomouska, ô l'ours! »

L'aïeul avait des larmes dans la voix et les mots s'étranglaient au sortir de sa bouche. Il conjecturait, le malheureux, la détresse à laquelle ils seraient réduits si les gens de la ferme ne leur venaient en aide par l'abandon d'un peu de paille et d'un peu de pain. Plus épaisse tombait la neige, et demi-morte, la mère s'était assoupie sous le porche.

— Par pitié! s'écria-t-il en tendant les mains.

La porte s'ouvrit de nouveau et dans le rayonnement d'une lanterne un homme aux épaules trapues apparut, brusque, l'air bon.

— Que me voulez-vous ? dit-il.

— Un petit coin dans l'étable, pour y attendre le jour, digne fermier, répondit le grand'père.

Un gros rire secoua la figure de l'homme qui s'écria aussitôt :

— Il ne sera pas dit que des malheureux auront couché sur le chemin, le jour où le maître de céans fête la naissance de son troisième enfant. Entrez, les amis. La cuisine est assez large pour vous contenir, sans excepter le joli personnage qui vous accompagne.

Une douce chaleur se répandit à ces mots dans les veines du vieillard, ranimant ce reste de vie qui tout à l'heure semblait sur le point de s'épuiser ; il réveilla la pauvre mère du geste et de la voix, et lui chuchota :

— Debout ! c'est le salut ! Des âmes charitables ont eu enfin pitié de nous !

A grand'peine elle se traîna jusqu'au vaste couloir où les attendait le fermier, tournant le dos à la porte de la cuisine par laquelle s'échappait un flot de bruits et de voix.

— Entrez ! Entrez ! leur dit-il, les voyant confus et tremblants ; vous n'êtes pas de trop.

X

Ce fut un saisissement général quand, le gros homme s'effaçant brusquement pour leur livrer passage, ils firent leur apparition dans la salle. Toutes les chaises furent bousculées en un instant, et quelques femmes montèrent sur la table, tandis que les hommes, indécis, regardaient tour à tour l'ours et le maître de la maison. Quelle était cette plaisanterie ? Le fermier s'efforçait de garder son sérieux ; mais bientôt repris par son bon rire qui le secouait des pieds à la tête, il exigea qu'on fit place à la bande qu'il venait d'accueillir.

— Il faut que tout le monde soit heureux ce soir, dit-il. L'homme, voici votre place. Et vous, femme, asseyez-vous ici, près du feu. Vos membres sont glacés. Tout à l'heure, quand vous serez remise, vous trinquerez avec nous. Quant à l'ours, il se placera où bon lui semblera.

Les plus résolus demeuraient intimidés à ce propos, et bien que maître Martin se montrât pacifique, personne ne se souciait de l'avoir pour compagnon de table. Pourtant, à la longue, le malaise se dissipa ; on rit très haut de l'idée qu'avait eue le fermier de faire entrer ces singuliers hôtes dans la salle du festin ; et comme, après tout, l'ours se montrait sociable, se contentant de cligner de l'œil à la lumière avec un plissement de paupières réjouissant, il y eut chez les convives une recrudescence de gaieté.

C'était en vérité un aspect réconfortant que celui de l'énorme table autour de laquelle tout le monde était assis. Un cochon de lait, dodu et doré, figurait sur un large plat, dans un lac de sauce grasse ; et par moments le feu qui flambait dans lâtre l'empourprait de rouges reflets. Une profusion d'assiettes luisantes à coqs bleus garnissait la serge à carreaux qui servait de nappe. Et les dressoirs chargés de vaisselle, les brunes charpentes du plafond, la vaste cheminée à manteau où séchait un rang de jambons, faisaient à la riche table un cadre qui ne laissait rien à désirer.

XI

Déjà le fermier avait plongé la lame de son couteau dans les flancs du joli cochon de lait, et chacun tendait son assiette.

— Aux derniers venus les premiers morceaux, dit-il, non sans gravité.

Et il fit deux larges parts dont l'une échut à l'aïeul et l'autre à la mère. Tous deux laissaient voir sur leurs visages détendus le bonheur qu'ils avaient à se trouver chez

cet homme excellent. Plus défiant, l'ours qu'on avait voulu obliger à se coucher, demeurait debout sur ses pattes massives, observant sournoisement les gestes de ses voisins, un peu étourdi, du reste, par les cris et le cliquetis des fourchettes. Jamais le compère ne s'était trouvé à pareille fête; et il ne cessait d'emplir ses petits yeux gris des choses extraordinaires qu'il voyait pour la première fois. Petit à petit pourtant, assoupi par la chaleur de l'âtre, il bâilla, s'étira, grommela et finit par s'étendre de son long, avec toutes les apparences d'un parfait bien-être. Mais ce ne fut pas sans avoir proprement nettoyé une ample manne de carottes que le fermier, qui semblait prendre à tâche de n'oublier personne, avait fait mettre devant lui. On l'entendit bientôt ronfler.

XII

Un radieux sourire entr'ouvrait à présent les lèvres de la mère. Son garçon, son Giacomo s'étant réveillé, regardait autour de lui, de ses prunelles hardies, les hommes et les femmes qui le regardaient aussi; et chacun admirait ses cheveux noirs, sa mine assurée et fière. Il fit le tour de la table, cueillant partout des baisers et çà et là des pièces de monnaie qu'il rapportait triomphalement à l'aïeul. Dans un berceau sommeillait, sous des courtines bien tirées, le nouveau-né; Giacomo s'approcha, entr'ouvrit les rideaux et très doucement se mit à sourire au petit être qui ne pouvait le voir. La femme du fermier fut tellement touchée de cette simple action qu'elle voulut sur-le-champ rhabiller le pauvre petit. Elle se fit apporter des vêtements qui servaient à l'aîné de ses enfants et les donna à la mère de Giacomo. Celle-ci ne trouvait pas de paroles pour la remercier, mais lui ayant pris les mains, elle les baisait en les mouillant de ses larmes.

Quand on eut bien bu et bien mangé, le gros homme

pria l'aïeul de faire danser son ours. Les convives, debout sur les chaises, suivaient, béants, les exercices de la bête. Un grand silence régna seul d'abord; mais le premier étonnement passé, les rires s'élevèrent, finirent par devenir assourdissants; et maître Martin, excité par son succès, fit des prodiges.

— A l'ours ! à l'ours ! répéta le fermier quand le vieillard eut fini son dernier refrain.

Mais cette fois ce fut le verre à la main que le noir animal se vit interpellé.

— A l'ours ! cria toute la salle en vidant à grands traits les brocs qu'on venait de remplir; et pour mieux montrer le cas qu'ils faisaient de leur hôte, ils le criblèrent de pièces de monnaie si nombreuses que le vieux grand-père, aidé de Giacomo, eut de la peine à les ramasser toutes.

XIII

Jusqu'après minuit, la fête garda son entrain. On leva des poids; on fit des tours d'adresse; on imita le cri des animaux; quelqu'un alla même jusqu'à grogner comme l'ours. Mais déjà la tête de la pauvre mère s'était affaissée sur sa poitrine et le pauvre vieux n'entendait plus qu'en sourdine le bruit qui se faisait dans la salle. L'un et l'autre, sur l'invitation du maître de la maison, s'étaient rapprochés del'âtre, et le feu les engourdissant, ils rêvaient qu'ils étaient couchés sous le toit familial, devenus riches et heureux.

604 - G. - 1994
canon

TABLE DES MATIÈRES

Un camarade d'enfance	5
Les tribulations d'un pantin	29
Le grand Coco	35
Les compagnons	47



BIBLIOTHÈQUE BELGE ILLUSTRÉE

Volumes parus :

VOYAGES ET MÉTAMORPHOSES D'UNE GOUTTE D'EAU

par A.-J. WAUTERS

secrétaire-adjoint de la Société belge de géographie

LES ÊTRES MÉCONNUS

ÉTUDES SUR L'ARAIGNÉE

par LÉON BECKER

UNE ASCENSION AU MONT-PERDU

(Pyrénées espagnoles), par JULES LECLERCQ

LES ATOMES ET BIEN DES CHOSES ENCORE

Causettes scientifiques, par EDMOND CATTIER

LES FRASQUES DE MAJESTÉ

par M^{lle} MARGUERITE VAN DE WIELE

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Un grand artiste, par XAVIER DE REUL.

Exploration d'un jeune naturaliste, ou Études élémentaires de la nature par l'observation directe, par P. FRANCOTTE.

THE HISTORY OF THE UNITED STATES

OF AMERICA

FROM 1776 TO 1876

BY

W. H. CHAPMAN

AND

W. H. CHAPMAN

OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO

CHICAGO

1876

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO

1876

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

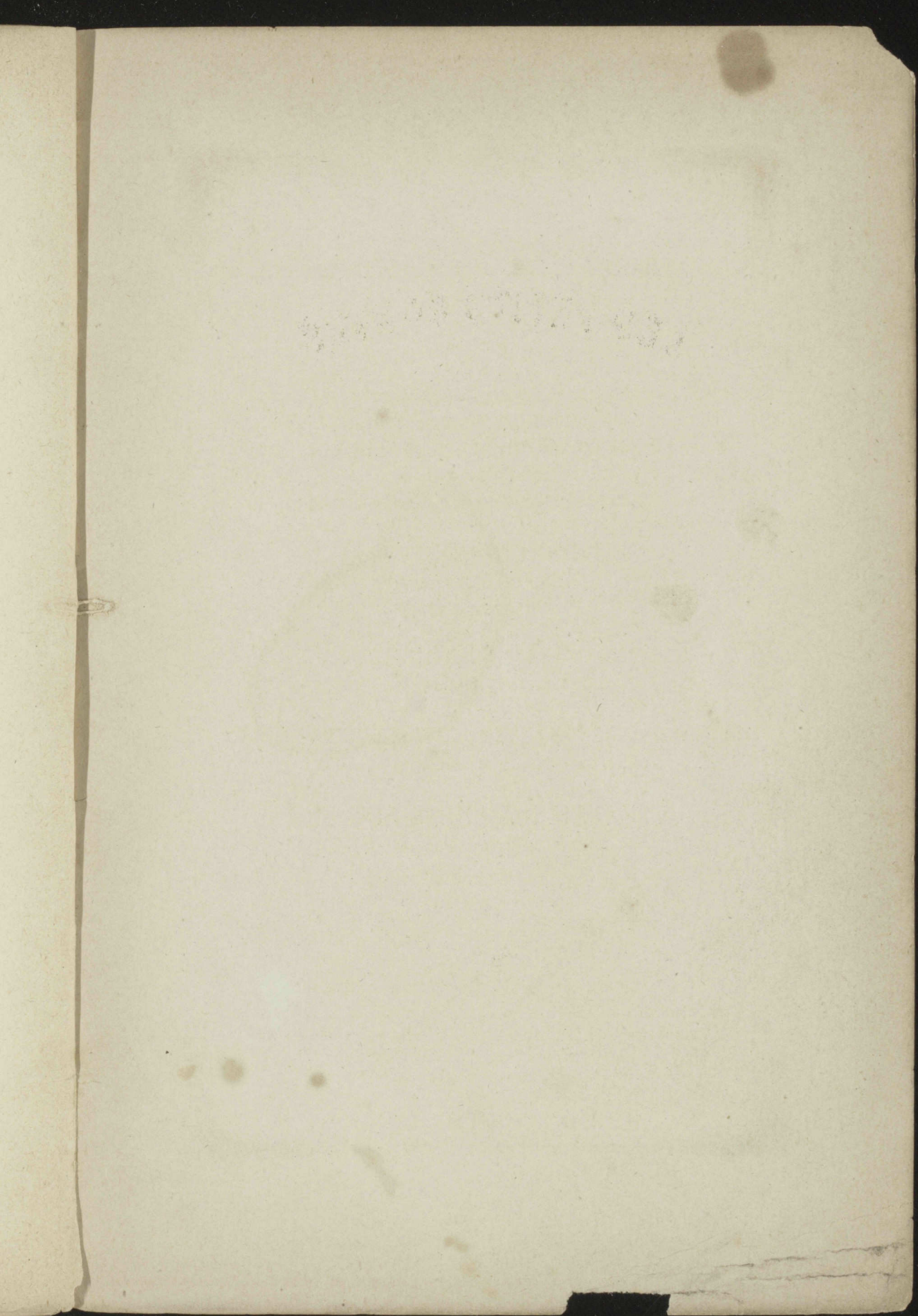
CHICAGO

1876

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO

1876



BIBLIOTHÈQUE BELGE ILLUSTRÉE

LES PETITS CONTES



Par CAMILLE LEMONNIER

PARENT & C^{IE} ÉDITEURS,
Montagne-de-Sion, BRUXELLES.